

ARTHUR GEOFFRION, LL.B.

AMADOR DE LATOUR

DRAME

HISTORIQUE CANADIEN

EN TROIS ACTES, EN VERS,

SUIVI

De Récits Versifiés.



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS
256 ET 258, RUE SAINT-PAUL
1900

PIÈCES DE THÉATRE

ARRANGEES POUR LES CERCLES DE JEUNES GENS

Par J. G W. McGOWN

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT, pièce en quatre actes et un prologue (7 tableaux), par d'Ennery et Jules Verne ; 78 pages et 2 planches de costumes, 15 personnages....................................50 cts.

ROBERT MACAIRE, drame en trois actes, à spectacle, par Benjamin Saint-Amand et Paulyanthe ; 68 pages, 8 personnages.......................50 cts.

LE CRIME DE MALTAVERNE, pièce en trois actes et un prologue, tirée du drame de Ch. Buet ; 69 pages, 17 personnages.......................50 cts.

LES PIRATES DE LA SAVANE, drame à grand spectacle en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué ; 88 pages, 13 personnages ....50 cts.

LA PRIÈRE DES NAUFRAGÉS, drame en cinq actes (avec musique dans le texte), par MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué ; 84 pages, 17 personnages............50 cts.

LE FORGERON DE STRASBOURG, drame en cinq actes; 84 pages, 17 personnages.......................50 cts.

L'HOMME DE LA FORÊT NOIRE, drame en trois actes; 101 pages, 11 personnages...........................50 cts.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL, drame en cinq actes, par M. Bouchardy ; 80 pages (poésies, 16 pages), 14 personnages.......................50 cts.

MICHEL STROGOFF, pièce en cinq actes, par MM. d'Ennery et Jules Verne ; 95 pages, 20 personnages.....50 cts.

LES NUITS DE LA SEINE, drame en cinq actes, par M. Marc Fournier; 115 pages, 15 personnages.....50 cts.

LES BOUCANIERS, drame en cinq actes, par M. Emmanuel Gonzalès ; 107 pages, 11 personnages ....50 cts.

LES FRAYEURS DE TIGRUCHE, comédie en un acte; 25 pages, 4 personnages ....25 cts.

L'HOMME A LA FOURCHETTE, comédie en un acte, par M. Jules Renard ; 30 pages, 6 personnages.....25 cts.

UN HABIT PAR LA FENÊTRE, comédie en un acte, par M. Jules Renard ; 31 pages, 6 personnages .....25 cts.

LES TROIS JUGES, ou LE MARQUIS DE LAUZUN, comédie en un acte, par MM. Carmouche et Paul Vermont ; 36 pages, 6 personnages ....25 cts.

LE PORTEFEUILLE ROUGE, drame en 5 actes, par MM. Fournier et Meyer ; 83 pages, 14 personnages.......50 cts.

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS, pièce en 4 actes et un prologue (7 tableaux) de MM. d'Ennery et Jules Verne; 75 pages, 13 personnages ....50 cts.

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, drame en 5 actes, par M. Desnoyers; 92 pages, 18 personnages...........50 cts.

LA BANDE DU CHEVAL NOIR, drame en 5 actes et 7 tableaux, de MM. d'Ennery et Granger; 104 pages, 17 personnages ....50 cts.

Avec les compliments de l'auteur

AMADOR DE LATOUR

A mes amis du Séminaire,

M. l'abbé SYLVIO CORBEIL,

Mon ancien professeur de Rhétorique,

M. l'abbé JOSEPH VERSCHELDEN,

Mon confrère de classe.

À mes amis du Séminaire,

M. L'ABBÉ SYLVIO CORBEIL,

Mon ancien professeur de Rhétorique,

M. L'ABBÉ JOSEPH VERSCHELDEN,

Mon confrère de classe.

A vous chers amis, je dédie ces quelques pages, discrètes fleurs cueillies le long des routes de la vie, par le soleil et la pluie, depuis ma sortie de Ste-Thérèse.

Elle est sans prétention, cette petite gerbe littéraire; conservant en elle un peu du parfum des choses d'autrefois, de cette saveur du collège que nos poitrines aiment à respirer au milieu des odeurs délétères du monde.

Ces pages vous rappelleront à la classe aimée, aux enseignements déjà lointains et qui toujours savent produire de solides fruits, d'inestimables trésors.

Heureux amis, vous y êtes encore en ces murs bénis du Séminaire. Pour moi, désertant un matin ce colombier, protecteur de notre gaie adolescence, j'ai parcouru bien des routes arides, heurté beaucoup d'obstacles, et d'étapes en étapes, vu s'envoler ces chères illusions de finissant, que la brusque réalité des choses nous arrache sitôt.

Oh oui, j'avais besoin d'évoquer vos noms, de revenir à ces seuils de l'amitié, vers cette solitude aimée du Séminaire, pour quelques heures vivre avec la famille térésienne, goûter votre repos, respirer vos brises vivifiantes, et sortir des vieilles poussières tout un monde de souvenirs exquis et caressés.

N'ai-je pas douce souvenance de cet ancien maître de rhétorique, cachant sous un aspect austère, l'exquise bonté d'une âme aimante et dévouée, nous initiant, sans heurt et sans friction, à ses doctes enseignements, source féconde de science et de vertu?

Sympathique, cœur aimant, érudit, il fut tout cela pour nous. A son commerce, nous aimions davantage l'étude, nous attachant de jour en jour à ces pierres aimées, qui ont pour nom l'Alma Mater.

Et que dire du confrère de la même classe, du même banc, dissipé au possible, nous enlevant en se jouant les prix et les palmes, franc toujours comme l'épée de Roland?

Ces joutes amicales, son agréable compagnonnage de huit courtes années, n'ont fait que resserrer davantage l'amitié du Séminaire; cette amitié " œre perennius."

Il me plaît d'évoquer en ce moment ces quelques vers, adressés un jour à un de nos frères aînés, Mgr Emard, de passage à Ste Thérèse:

. . . .

T'en souvient-il des joyeux ris,
De ces jours pleins d'exubérance,
Paisibles instants
Ecoulés dans l'insouciance
D'un heureux printemps?

Te souvient-il des seuils bruyants:
Théâtre de joutes lointaines,
Où se retrouvaient assaillants,
Rivaux sans aigreur et sans haines,
Elèves mutins,
Faisant des luttes inhumaines,
Aux grands mots latins?

Te souvient-il du rendez-vous
Sous les arceaux de la chapelle,
De la prière à deux genoux,
Heures calmes que l'âme appelle,
Doux épanchements,
Où plus fort, le cœur renouvelle
Ses premiers serments.

* * *

Cette dédicace, je vous la donne donc, chers amis, en souvenir de nos jours d'antan, ces heures ensoleillées de l'amitié!

Puisse ce petit volume vous rappeler un nom ami. Conservez ces quelques fleurs sauvages dans la serre chaude du souvenir, et je serai trop heureux.

ARTHUR GEOFFRION.

NOTES EXPLICATIVES

Parlant de l'art dramatique, Horace énonce quelque part:

" Rectius Iliacum carmen deducis in actus
" Quam si proferres ignota indictaque primus."

Cet axiome nous a décidé à mettre en scène, un fait historique de nos annales canadiennes.

" Amador de Latour ", tel est le titre de l'essai dramatique que nous offrons à nos lecteurs. Le sujet est tiré de l'histoire de l'Acadie et n'a d'autre prétention que de faire connaître davantage un épisode glorieux des premiers temps de la Nouvelle-France.

Le héros du drame a vécu, les faits principaux sont rigoureusement exacts; l'intrigue donc, découlant naturellement, nous a été facile.

La fiction nous a servi pour embellir l'ouvrage, y mettre plus d'intérêt et de péripétie. Les faits secondaires sont de pure imagination, concourant a mettre en relief les vertus et le courage altier de notre héros.

Avons-nous réussi dans notre but? A nos lecteurs de juger l'œuvre. Qu'on se souvienne toutefois, en lisant ces pages, que l'auteur en est à ses premières armes.

Voici les sources d'où le fait historique est puisé:

De L'HISTOIRE DU CANADA, par FERLAND. vol. I.

" Le nom de La Tour occupe une large place dans la première partie de l'histoire de l'Acadie. Claude Turgis de St-Etienne, sieur de La Tour, avait quitté Paris avec son fils, Charles-Amador, âgé de 14 ans, pour se fixer dans l'Acadie auprès de Poutrincourt, qui dans ce temps fondait Port-Royal. Quelques revers de fortune paraissent avoir engagé Claude de La Tour à prendre ce parti. Lorsque les établissements français furent détruits par Argall, en 1613, Charles de La Tour s'attacha à Biencourt, qui, avec plusieurs autres Français, se retira au milieu des Souriquois. Vêtus comme les sauvages, les deux amis vivaient comme eux de la chasse et de la pêche, attendant des secours de la mère patrie. En ayant enfin reçu, ils purent se maintenir dans le pays et conserver plusieurs postes. Charles de Latour fut d'abord enseigne, puis lieutenant de Biencourt, qui en mourant lui légua ses droits sur Port-Royal, et le nomma son successeur dans le commandement.

Pendant les quatre années suivantes, il vécut oublié au fort Saint-Louis du Cap-Sable (1). Vers ce temps, les Anglais de Kinibeki et de Chouacouët formèrent le dessein de chasser les Français de l'Acadie, afin de les priver de toute

---

(1) Le port sur lequel était situé le fort Saint-Louis portait le nom de port La Tour ou Lomeron.

part dans les pêcheries et dans la traite des pelleteries. Ce projet était peut-être lié avec les plans de colonisation de sir William Alexander. A cette occasion, Charles de Latour adressa à Louis XIII une lettre dans laquelle il demandait d'être nommé commandant sur toute la côte de l'Acadie.

Il espérait réussir à se défendre avec sa petite bande de Français et les guerriers d'une centaine de familles souriquoises, qui lui étaient sincèrement attachées.

Cette lettre fut confiée à Claude de Latour, qui devait plaider la cause de son fils auprès du roi. Malheureusement, le coup préparé par les Anglais contre l'Acadie se fit avant l'arrivée des secours de France. Kertk, parti en 1628 avec une flotte de 18 vaisseaux, prit possession de Port-Royal au nom de sir William Alexander, et y laissa, à ce qu'il paraît, quelques familles écossaises. Pressé de s'emparer de Québec, pour son propre compte, il n'essaya pas de réduire les autres postes de l'Acadie. Cependant il prit, sur un des vaisseaux de Roquemont, Claude de Latour, qui revenait de France pour rejoindre son fils en Acadie.

Conduit en Angleterre comme prisonnier, Latour, qui était huguenot, laissa ébranler sa fidélité envers son souverain.

Il trouva à Londres, parmi ceux de sa religion, des amis qui le poussèrent à trahir son pays, en lui faisant épouser une dame de haute condition, probablement proche parente de sir William Alexander. Celui-ci espérait se servir de Latour pour faire valoir ses droits sur l'Acadie, et entrer en possession des postes occupés jusqu'alors par les Français; car les Anglais n'avaient pu encore prendre pied dans le pays.

En 1630, sir William nomma les deux Latour baronnets de la Nouvelle-Ecosse, et leur céda tous ses titres et ses droits aux terres de l'Acadie, se réservant toutefois le droit de seigneurie et le fort de Port-Royal. Claude de Latour croyait que son fils se laisserait gagner à la cause de l'Angleterre, par les avantages nombreux qui lui étaient offerts de ce côté. Ce don était accordé, suivant l'acte de concession, " en considération des grandes dépenses que le sieur " Claude Etienne avait faites en bâtiments et en faisant " valoir le pays, par la grande amitié et les services qu'il " avait rendus à sir William Alexander, à condition que les " dits sieurs St-Etienne continueraient d'être bons et fidèles sujets du roi d'Ecosse."

Muni de pouvoirs étendus, et ayant à sa disposition deux vaisseaux armés en guerre, sur l'un desquels, il s'em-

barqua avec sa femme, Claude de La Tour se rendit, en 1630, au Cap Sable. Il s'aboucha avec son fils, dans l'espérance de l'engager à remettre son fort aux Anglais, et il lui développa toutes les propositions dont il était porteur. Charles Amador de Latour devait garder le commandement de son fort; il était nommé baronnet, et on lui accordait pour lui et ses héritiers, la possession des côtes de l'Acadie (1). Son père et sa belle-mère s'offraient de rester auprès de lui, comme cautions des bonnes intentions et des promesses du roi d'Angleterre. Ces offres étaient séduisantes sans doute; mais elles ne purent ébranler la fidélité du fils."

2° De "l'Histoire du Canada", par Garneau, vol. I

A cette proposition inattendue, le jeune La Tour fit une réponse pleine de noblesse. "Si l'on m'a cru, dit-il, capable "de trahir mon pays à la sollicitation de mon père, on s'est "grandement trompé. Je n'achèterai pas les honneurs qu'on "m'offre au prix d'un crime. Je sais apprécier l'honneur "que veut me faire le roi d'Angleterre, mais le prince que "je sers est assez puissant pour payer mes services, et dans "tous les cas ma fidélité me tiendra lieu de récompense. Le "roi mon maître m'a confié cette place, je la défendrai "jusqu'à mon dernier soupir". Le père, désappointé par cette réponse, retourna sur son vaisseau, et adressa à son fils une lettre écrite dans les termes les plus pressants et les plus tendres, sans plus de succès ; il employa la menace, qui fut aussi inutile. Il fit alors débarquer ses soldats avec un corps de matelots et attaqua la place. Repoussé une première fois, il renouvela ses efforts pendant deux jours avec acharnement ; enfin ses troupes battues refusèrent de s'exposer davantage. Il se vit contraint de les faire rembarquer et de s'éloigner, confus d'avoir subi une défaite en combattant contre son propre sang et sa patrie.

Latour n'osa reparaître ni en France, ni en Angleterre, où sa conduite coupable ne pouvait être jugée que comme elle le méritait ; il resta en Acadie avec sa femme qui ne voulut pas l'abandonner dans ses malheurs. Son fils, craignant de l'admettre dans son fort, eut cependant pitié de lui

---

(1) Denys rapporte que Charles de Latour reçut aussi par les mains de son père l'ordre de la Jarretière ; les autres mémoires du temps n'en disent rien. C'est dans une visite qu'il fit à Charles de La Tour que Denys apprit cette circonstance.

et lui fit bâtir, dans son voisinage, sur le bord de la mer, une petite maison où il passa quelques années. C'est là que l'auteur de la " Description des côtes de l'Amérique Septentrionale ", M. Denys, le visita en 1635.

A. G.



PERSONNAGES :

AMADOR DE LATOUR, commandant français du fort Cap-Sable.

CLAUDE DE LATOUR, amiral; renégat français passé au service de Charles I d'Angleterre, père d'Amador.

DUBOSQ, vieux serviteur de la famille des de Latour.

LE RENARD, chef algonquin.

LE DUNOIS, sergent.

GLARNON, lieutenant.

GALAISE, sergent.

LAFLÈCHE, trappeur des bois.

GRIFFART, soldat.

OFFICIER ANGLAIS.

SOLDATS,

MARINS.

AMADOR DE LATOUR

ACTE PREMIER

La scène représente, à droite, les fortifications du fort Cap-Sable. — Le drapeau fleurdelisé flotte sur la tour. — Au fond, on aperçoit la mer et l'escadre anglaise qui bloque la rade. — L'action se passe dans une clairière, près du pont-levis.

SCENE PREMIERE

LE DUNOIS, GRIFFART.

Le Dunois et Griffart entrent sur la scène en conversant.

LE DUNOIS, railleur.

Griffart, les rats sont pris à bonne souricière.
Impossible de fuir; vois-tu cette croisière
Qui nous bloque ?

GRIFFART, indiquant la forêt.

Ces bois ?

LE DUNOIS.

Fourmillent d'ennemis,
Chaque buisson protège un corps d'Outagamis.
L'Anglais sape nos murs; dans ces bois, les sauvages.
Le canon, depuis hier, tonne sur nos rivages.

GRIFFART.

Je veux m'enfuir ce soir.

LE DUNOIS.

Y songes-tu, Griffart?
Tu serais découvert en laissant ce rempart.

GRIFFART.

J'y songe, le Dunois.

LE DUNOIS.

Tu partirais quand même ?

GRIFFART.

Même si l'on brisait ce nouveau stratagème,
Quand même je saurais succomber dans ces bois,
Scalpé par le Peau-Rouge ou mourir aux abois;
Ce soir je partirai.

LE DUNOIS.

Tardons une journée,
Pourquoi ce soir?... demain....

GRIFFART, l'interrompant.

Ma parole est donnée,
Pas une heure de plus; je tarde de courir,
M'éloigner de ces murs où j'ai dû tant souffrir.

LE DUNOIS, raillant.

On t'a mis au donjon!

GRIFFART, avec rage.

Ces fers...

LE DUNOIS.

Ton équipée
Obligea de Latour à t'enlever l'épée.

GRIFFART.

Oh! tais-toi, plus un mot; je brûle!... cet affront,
Ce stigmate de lâche imprimé sur mon front !
Ici dans ce rond-point, devant mes frères d'armes
J'ai ressenti ce jour mes yeux rendre des larmes,
Pleurs de sang; oh !...

LE DUNOIS.

Ce sang, sache le conserver...
(A l'oreille.)
Pour te venger demain.

GRIFFART, le repoussant.

Ne viens pas m'éprouver,
Aiguillonner mon cœur, différer ma partance.
Entre Latour et moi, je mettrai la distance,
Les immenses forêts; ici,des espions
Se calquent sur mes pas, scrutent mes actions.
Me venger, le pourrais-je ?...

LE DUNOIS.

Et tu veux disparaître?
Singulière vengeance!...

GRIFFART.

Oh! je voudrais repaître
Mes yeux d'une agonie où de Latour tremblant
Me crierait son pardon pour cet affront sanglant.

LE DUNOIS.

Mais alors reste donc, lave ces flétrissures
Qui te marquent au front de viles meurtrissures.
Un soldat, se sauver?... Griffart, tu te méprends.

GRIFFART.

Je commettrais un meurtre...

LE DUNOIS.

Oh! tu ne me surprends.
J'allais te le souffler; ta main tremblerait-elle,
Ton cœur manquerait-il d'une haine éternelle?
Là... veux-tu mon conseil ?...

GRIFFART, se promenant nerveux.

Non, va-t-en, laisse-moi,
Car si je t'écoutais...

LE DUNOIS, se moquant.

Mais quel soudain émoi!
Te voilà presqu'enfant, toi... le Basque farouche!
Tu craindrais de frapper l'insulteur qui te touche ?
Ce Latour te soufflète et tu veux t'abstenir?
Depuis quand un Français perd-il le souvenir
D'une telle injure?

GRIFFART, émotion intense.

Oui...

LE DUNOIS.

Dent pour dent, la devise
De ceux qui n'ont pas peur; partir... quelle sottise!
Un coup de ce poignard, dans l'ombre mesuré,
Débarrasse à jamais d'un tyran abhorré.

GRIFFART, réfléchissant.

Le poignard... frapper; soit! le Dunois, je demeure.
Oh! prends garde, Latour, je choisirai mon heure,
L'heure de te frapper; je veux que sur mon front
Jaillisse ton sang, oui, pour effacer l'affront.

LE DUNOIS.

Bravo!... Je t'apprendrai, pour saper l'édifice,
Y crouler de Latour, un savant artifice.
Nulle impasse pour nous, regarde sur ces eaux,
Sur le mât d'artimon du plus grand des vaisseaux...

(Griffart regarde dans la direction indiquée, tandis que le Dunois sourit avec un air de triomphe.)

GRIFFART, avec surprise.

Deux couleurs...

LE DUNOIS.

C'est bien ça, deux couleurs, blanche
[et noire,
Qui disent: Cette nuit, au pied du promontoire !

GRIFFART.

Tu trahis le Dunois?...

LE DUNOIS.

Moi?... J'aide à te venger.

GRIFFART.

Se venger ainsi!...

LE DUNOIS.

C'est doublement fustiger
Qui te crache l'insulte en te traitant d'inepte.

GRIFFART.

Trahir?...

LE DUNOIS.

Non, te venger!

GRIFFART.

Moi, traître?

LE DUNOIS.

Eh bien?

GRIFFART, après un long silence.

J'accepte.

LE DUNOIS, frappant l'épaule de Griffart.

Je te retrouve enfin le Basque d'autrefois,
Jaloux de son honneur...

GRIFFART, ricanant.

Et brave quelquefois.
(Ils sortent en parlant ensemble.)

SCENE II

LE RENARD.

Le Renard, émergeant silencieusement de derrière un buisson, les regarde s'éloigner. — Le chef algonquin tient un arc à la main, une seule flèche est dans son carquois.

LE RENARD.

Ugh!... Le Renard a-t-il découvert quelque piste?
Ces gens ont l'air fuyant, le regard louche et triste.
Ils parlaient de l'Aiglon; un manitou méchant
Vient rôder avec eux sous le soleil couchant.
Mais j'ai le bras nerveux; alors qu'il se redresse;
Les anneaux du serpent possèdent moins d'adresse.
Quand l'astre sourira sur les monts chevelus,
J'accourrai me glisser dans leurs sentiers élus.
Si les méchants guerriers cherchent une vengeance,
J'entr'ouvrirai mes bras pour broyer cette engeance.
Ugh! des bruits... [geance.

(Il se penche, l'oreille près du sol.)

Cette terre, elle ne me trompe pas:
C'est mon frère l'Aiglon, je reconnais son pas.

SCENE III

AMADOR DE LATOUR, DUBOSQ, LE RENARD.

AMADOR DE LATOUR et DUBOSQ entrent en conversant.

DE LATOUR.

J'ai chargé le Dunois de veiller l'atterrage,
C'est un brave, alliant la prudence au courage.

(Apercevant le Renard silencieux, appuyé sur son arc.)

Mon frère le Renard songe-t-il aux absents?
Je le vois tout pensif...

LE RENARD.

Sous les bois fleurissants,
Mon wigwam est tranquille et mes fils font la chasse.

DE LATOUR.

Mon frère était penché, cherche-t-il quelque trace?
Sent-il les loups rôder?

LE RENARD.

L'enfant de la forêt
Aime de ces grands bois surprendre le secret:
L'haleine des esprits dans l'onde qui se sauve,
Une branche qui ploie au passage du fauve.

DE LATOUR.

Le Renard est habile à dresser l'arc léger,
Et vide est son carquois, n'ose-t-il plus chasser?

LE RENARD.

Que l'Aiglon se rappelle: un jour les Maloumines
Avaient lancé sur moi leurs bandes de vermines.
J'avais les bras meurtris, ces chiens m'allaient
[scalper;
L'Aiglon fondit sur eux, il me fit échapper.
J'ai juré, ce jour-là, de veiller sur mon frère,
De ne bander cet arc qu'en perçant la vipère
Qui mordrait ses talons ou toucherait sa main.
J'ai dit.—

DUBOSQ.

Le brave cœur!

DE LATOUR.

Sans cesse en mon chemin,
Me suivant comme l'ombre...

DUBOSQ.

Il acquitte ses dettes.

(Un cliquetis d'armes se fait entendre, des pas cadencés.)

DE LATOUR, regardant.

La ronde!

SCENE IV

LES MÊMES, plus GLARNON et SOLDATS.

(Le lieutenant Glarnon suivi d'un piquet de soldats.)

GLARNON.

Commandant!

(Il salue.)

DE LATOUR.

A-t-on vu nos vedettes?

GLARNON.

Oui, commandant!

DE LATOUR.

Et fait la ronde aux environs?
Rien d'insolite?

GLARNON.

Rien!

DE LATOUR.

Nos mousquets, les clairons,
Nos artilleurs?

GLARNON.

Sont prêts et chaque soldat raille
L'Anglais, lui promettant de solide mitraille.

DE LATOUR.

Vous avez fait sortir Griffart de sa prison?

GLARNON.

Le rustre!... il méritait d'y croupir la saison,
Insulter de la sorte...

DE LATOUR.

Une faute légère.
Griffart a repentance, excusons sa colère.
A l'heure du péril, je veux que mes guerriers
S'élancent, cœurs joyeux, aux combats meurtriers.
J'ai même résolu de lui rendre l'épée,
Le rang qu'il a perdu par sa folle équipée.
Pour les prochains assauts, je tiens à lui nantir
L'heure de nous prouver un complet repentir.

DUBOSQ.

Se repentir... Griffart? Je l'en crois incapable.
C'est un Basque, et toujours j'ai craint ce bras
[coupable.

DE LATOUR.

Vous êtes méfiant.

DUBOSQ.

De cet esprit sournois,
Oui; j'observe en dessous cet homme et le Dunois.
Ils ont l'allure louche et recherchent les ombres.

DE LATOUR.

Vous avez, cher Dubosq, les pressentiments sombres.
Griffart n'était-il pas un combattant zélé,
Toujours prêt à la lutte avant ce démêlé?
Il semble repentant depuis son escapade,
Désireux d'effacer cette folle incartade.

DUBOSQ.

Hier encore, on a vu son ami le Dunois,
Hors ces murs, se glisser, craintif, en tapinois!

DE LATOUR.

Pour accomplir mon ordre: il veille l'atterrage,
Profitant de la nuit pour mieux faire l'ouvrage.

DUBOSQ.

Plaise au Ciel que jamais ces êtres dangereux...

DE LATOUR.

Croyez-vous...

DUBOSQ.

De trahir, je les crois désireux.

DE LATOUR.

Assez! un traître ici!... des lâches sous l'armure!
Mes braves compagnons que je vois sans murmure,
Accablés de fardeaux, à la mort exposés,
Griffart et le Dunois, ces cœurs que vous blessez;
Des traîtres, eux?... Oh non! demain sur la falaise,
Nous les verrons sourire à la mitraille anglaise
Et, comme des blés mûrs, tomber au premier rang,
Le regard au drapeau rougi de notre sang.

DUBOSQ.

Amador, l'amour seul a dicté ma parole.
Vous fûtes, jeune enfant, docile à mon école;
Je vous enseignai l'art d'amorcer les fusils,
Contenir un coursier, vous rire des périls.
Nous quittâmes Paris; votre père, en alarmes,
Me confia le soin de veiller sur vos armes,
Et c'est pour obéir que je veille partout
Sur le salut commun, sur le vôtre surtout.

DE LATOUR.

Merci, cher Dubosq, mais votre sollicitude
Vous plonge sans raison dans cette inquiétude.
Il est un ennemi bien plus à redouter,
Qui braque ses canons prêts à nous molester:
Regardez les Anglais...

GLARNON.

Nous saurons leur répondre.
D'où viennent ces vaisseaux?

DE LATOUR.

Probablement de Londre,
De Sterling ne fait plus à personne un secret
De posséder ce sol par un royal décret.
Il vient nous ordonner de quitter ces murailles;
Nous saurons l'accueillir au bruit de nos mitrailles.
Oh! vous verrez, Dubosq, nos cousins les Anglais
Seront loin de trouver chez les miens leurs valets.

DUBOSQ.

Je le souhaite, mais j'ai l'oreille attentive,
L'œil ouvert, épiant la moindre tentative.

LE RENARD.

Mon frère à cheveux blancs sur ce bras peut comp-
[ter.

SCENE V

LES MÊMES, GALAISE.

Galaise entre sur la scène.

GALAISE.

Commandant, un courrier sollicite à monter.

DE LATOUR.

Un courrier?...

GALAISE.

De Québec, nouvelles d'importance.

DE LATOUR.

Glarnon, faites venir! en cette circonstance,
Il serait bon de faire une battue aux champs,
J'ai cru voir aux abords les Indiens méchants.

SCENE VI

LES MÊMES, plus GLARNON et LAFLECHE.

Glarnon sort et revient à l'instant, suivi de Laflèche, un courrier.

LAFLÈCHE.

Mon maître de Champlain m'a donné cette lettre.
Tel qu'ordonné, je dois à vous seul la remettre.

DE LATOUR.

Vous me semblez, mon brave, un courrier de sang-
[froid.
J'attache à mon service un tel gaillard adroit.

(Il déplie et lit le message.)

DUBOSQ.

Des Indiens, chez vous?

LAFLÈCHE.

Oh! très peu, rien ne bouge:
Champlain a su donner la leçon au Peau-Rouge.

Ici, vous fourmillez de ces sales traînards.
Deux fois je suis tombé, pris à leurs traquenards;
A l'anse du Cibou, j'ai flambé, sans mégarde,
Un chef qui prétendait me tenir sous sa garde.
J'ai pris ce tomahawk en souvenir de lui.

(Montrant un tomahawk à sa ceinture.)

DUBOSQ, riant.

Peut-être voulait-il vous prêter son appui?

LAFLÈCHE.

Ventregris!... je suis d'âge à savoir me conduire.

DUBOSQ.

Vous le montrez.

LAFLÈCHE.

Hier soir, ils étaient à me cuire.
Au poteau garrotté, j'insultais ces méchants,
Aiguisant sous mes yeux leurs horribles tranchants,
Lorsque soudain un blanc...

DUBOSQ.

Un blanc, est-ce possible?...

LAFLÈCHE.

S'avance au-devant d'eux,—chose incompréhensible.
—On tranche mes liens, on me laisse courir.

DUBOSQ.

Le reconnaîtrez-vous?...

LAFLÈCHE.

Je le puis découvrir
Entre mille: son front portait deux ligatures.

DUBOSQ, à la cantonade.

Mes soupçons prennent corps...

LAFLÈCHE.

Malgré ces aventures,
Me voici sain et sauf à l'abri du rempart;
Nous tâcherons demain de tailler large part.

DUBOSQ.

Gare aux Anglais!

DE LATOUR, qui a fini de lire le message.

Messieurs, pleurons sur un désastre.
De ce jeune pays, déjà s'assombrit l'astre...
Québec est aux Anglais...

DUBOSQ.

Québec!

GLARNON.

Nos agresseurs...

DE LATOUR.

Conduits par Louis Kertk, en sont les possesseurs.

DUBOSQ.

Louis Kertk, un Français?

DE LATOUR.

Hélas! un frère d'armes,
Qu'Albion a séduit de ses odieux charmes,
Un soldat égaré, traître à nos étendards,
Qui vient nous transpercer le cœur de mortels dards.

DUBOSQ.

Mais Roquemont chargé de porter assistance?

DE LATOUR.

Battu, coulé malgré sa noble résistance
Et mon père est captif...

DUBOSQ.

Votre père captif!

DE LATOUR.

Ce message m'apprend qu'il était sur l'Actif:
Il accourait donner au drapeau de la France
Le secours précieux d'un cœur plein d'espérance.
—“ Mon rêve, disait-il, dans son dernier envoi,
Est de verser mon sang au service du Roi.

LE RENARD.

Nous répandrons le nôtre.

DE LATOUR.

Et j'accepte mon frère,
Puisqu'à mes vœux le Ciel se déclare contraire,
Sur votre bras j'ai foi pour défendre ces lieux;
Dussions-nous y trouver un trépas glorieux.

DUBOSQ, tristement.

Mon vieux maître captif!... oh! quand le rever-
[rai-je?
A Londres, je le vois enchaîné, mort... que sais-je?

DE LATOUR.

Consolons-nous, Dubosq, de si noble grandeur
Que ce vaillant exemple anime notre ardeur!
A nous de le venger et marcher sur sa trace.
Mon être frémissant vibre sous la cuirasse.

DUBOSQ, avec regret.

S'il était avec nous...

DE LATOUR.

Combien plus soucieux
Je défendrais ces murs combattant sous ses yeux!
Oh!... Je rêve un projet qui pourra vous paraître
Insensé, mais j'y veux consacrer tout mon être.
Cet amiral anglais qui croit tenir mon fort,
Je le voudrais captif, je l'aurai vif ou mort,
Pour acquitter en roi la rançon de mon père.
Nous saurons le convaincre à quitter son repaire,
A nous livrer l'assaut et, s'il passe les mers,
Mon père y reviendra les bras libres de fers.
Vous m'aiderez, Dubosq, à réussir peut-être.

DUBOSQ.

Vous aider?... tout mon sang pour racheter mon
[maître
Et le revoir demain combattre à nos côtés!

DE LATOUR.

Oui, ses jours d'exilé seront bientôt comptés.
A notre France il faut des âmes généreuses
Pour passer sans fléchir ces heures malheureuses.
Frères, nous combattrons de Charles l'amiral
Pour garder à Louis ce puissant littoral.
Le sang qui doit couler fera germer les braves,
Vos enfants qui jamais ne subiront d'entraves.
J'entrevois sur ce sol nos pas victorieux,
Le drapeau fleur de lis y flotter glorieux;
J'écoute l'hosanna des sauvages peuplades,
Je les vois se donner de franches accolades
A l'ombre de la croix. Sur ce sol, vierge encor,
J'entrevois les cités prendre un soudain essor,
J'entends l'hymne de paix couvrir les chants de
[haine.
Le progrès brisera du mal la lourde chaîne,
Rendant les cœurs unis et les hommes plus mûrs,
Et vous aurez, soldats — architectes obscurs —
D'avenirs radieux façonné l'édifice,
Inscrivant au portail l'amour du sacrifice.
La voilà votre tâche!...

DUBOSQ, enthousiasmé.

Amador, décrétez:
Vaincre nos oppresseurs ou mourir indomptés.

SCENE VI

LES MÊMES, plus un soldat.

Un soldat entre.

SOLDAT.

Commandant, un canot qui vogue vers la terre;
Ils ont le drapeau blanc.

DE LATOUR.

C'est un parlementaire.

GALAISE.

Un officier sans doute?

SOLDAT.

Ils sont deux, mon sergent.
Le soleil fait briller leurs insignes d'argent.

DUBOSQ.

Quels seraient leurs desseins?

GALAISE, en riant.

Exiger qu'on se rende!

DE LATOUR.

Croient-ils que de nos murs nous leur ferons offrande?

GALAISE.

Que nos canons peut-être auraient perdu la voix?

DUBOSQ.

Que nous les porterons vainqueurs sur les pavois?

LE RENARD.

Mon arc n'attend que l'heure; encore à ma ceinture
Il manque un scalp...

DE LATOUR, étonné.

Un scalp?

LE RENARD.

J'y pendrai ma capture:
Le scalp du chien.

DE LATOUR.

Mon frère est-il bien sérieux?

LE RENARD.

J'ai parlé; que l'Aiglon sache entr'ouvrir les yeux!
La vermine qui mord, rampe dans le feuillage...

DE LATOUR.

Les Anglais...

GLARNON, regardant vers la plage.

Le canot vient de toucher la plage.

DE LATOUR.

Glarnon, vous recevrez nos amis les Anglais.
Soyez poli, ce sont nos hôtes désormais!
Dès l'heure nous irons leur porter ma réponse.

SCENE VII

LES MÊMES, moins GLARNON, qui sort.

DE LATOUR.

Soldats, que voulez-vous que ma voix leur annonce?
Ce drapeau fleur de lis, gardien du foyer;
Sur Cap-Sable doit-il gaiement se déployer
Et, tout criblé de plomb, chanter encor aux brises
Nos courages vainqueurs, leurs vaines entreprises?
Ou, cédant aux Anglais, sur leurs vaisseaux traînés,
Devrons-nous repasser les mers, bras enchaînés,
Nos étendards pleurant sous leurs voûtes d'églises,
Leur triomphe insultant, nos lâches couardises?
Frères d'armes, sachez, nous manquons de fusils.

GALAISE.

Nous prendrons nos poignards,

DE LATOUR.

Nous manquons de glacis.

1er SOLDAT.

Nos poitrines sont là pour affronter leurs armes.

DE LATOUR.

Vous tomberez,. . .

2e SOLDAT.

La mort aura pour nous des charmes,
Succombant pour Louis.

DE LATOUR.

Soldats, comptez sur moi!
Je saurai vous montrer comme on meurt pour son
[Roi.
Garnissez le rempart de votre arme épaulée,
Je serai près de vous dans l'ardente mêlée.
Artilleurs, la médaille à qui saura crever
Un des vaisseaux anglais.

GALAISE.

Nous ferons endêver
Ces goddams,

1er SOLDAT.

En trois coups, je jure de descendre
Leur pavillon d'avant...

2e SOLDAT.

Et moi de l'aller prendre
A la nage...

DE LATOUR.

Bravo! maître de tels guerriers,
Je ne crains de courir aux combats meurtriers,
D'acculer l'ennemi, monter jusqu'à son aire.

SCENE VIII

LES MÊMES, plus GLARNON.

GLARNON.

Commandant, l'amiral de la flotte adversaire
Vous attend.

DE LATOUR.

L'amiral!... vous vous trompez, Glarnon,
Son envoyé...

GLARNON.

Lui-même a décliné son nom.

DE LATOUR.

Depuis quand l'amiral laisse-t-il son navire,
Comme parlementaire?

GLARNON.

Oserais-je le dire?
C'est un Français...

DE LATOUR.

Français! encor un apostat...
Qui trafique l'honneur pour un titre, un état.
O ma France! tes fils te poignardent à l'âme:
Kertk t'a ravi Québec; voici qu'un autre infâme
Vient t'insulter au nom d'un ennemi mortel.

DUBOSQ.

Nouveau Caïn osant frapper son frère Abel!

DE LATOUR.

Je brûle de le voir, lui montrer cette porte,
Clamer qu'on foule aux pieds des gens de telle sorte.
Soldats, assemblons-nous, comme les vieux Gaulois
Crions: " Vive la France! " et défendons ses lois.
Que nos voix s'épandant aillent chanter au traître
Que Louis est toujours notre glorieux maître!

TOUS.

Vive la France!...

DE LATOUR.

Ensemble à sa rencontre allons!...
L'apostat doit trouver nos préparatifs longs.

(Latour et Dubosq sortent les premiers, le Renard les suit: les clairons sonnent tandis que les soldats quittent la scène. — Pendant qu'ils sortent par la droite, le Dunois entre par la gauche, les regarde s'éloigner et, venant sur le devant de la scène, le sourire sardonique:)

SCENE IX

LE DUNOIS, seul.

Oui! va, de Latour... cours vers ta perte jurée!
Aveugle qui ne vois, ta mort est déclarée!
Je vais donc enfin voir mes rêves d'avenir,
Satisfaire ma soif de te faire agonir.

Agonir... oh! j'ai soif de ton rang qui me tente,
Soif d'abaisser, ce jour, ta gloire débutante.
Je verrai l'amiral; s'il consent à mon prix,
Je lui livre ce soir nos bataillons surpris,
Quand l'arme de Griffart t'aura frappé dans l'ombre.
Et mourant, tu verras les tiens se rendre au nombre,
Tu me contempleras possesseur de ces lieux,
Le maître de ton fort, partout victorieux!

(Geste de défi.)

Adieu! beau commandant, ton stérile courage
Ne saurait t'arracher à ma haine, à ma rage!

(Le Dunois va regarder dans la coulisse par où de Latour a quitté la scène, fait un geste ironique d'adieu, regarde son poignard: on entend comme le cri de l'oiseau moqueur, le Dunois écoute et, satisfait:)

LE DUNOIS.

Le signal... répondons!
(Il imite l'oiseau moqueur.)

SCENE X

LE DUNOIS, un officier anglais.

(L'officier anglais s'avance avec circonspection sur la scène.)

OFFICIER ANGLAIS.

Vous êtes le sergent
Dunois?...

LE DUNOIS.

C'est moi!...

OFFICIER ANGLAIS.

Venez!...

LE DUNOIS, la voix sardonique.

Ah! de Latour...

(Ils sortent.)

SCENE XI

Le Renard émerge de derrière un buisson, les regarde s'éloigner.

LE RENARD.

Serpent!

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIEME

AMADOR DE LATOUR

IIe ACTE

La scène représente une salle d'armes.— Aux murs sont suspendues des panoplies, au centre de la pièce une grande table avec fauteuil Louis XIII... Une draperie, au fond de la pièce, masque une porte.

SCENE PREMIERE

GALAISE, SOLDATS.

(Soldats conversant : l'un regarde par la fenêtre et désignant l'escadre anglaise:)

1er SOLDAT.

Hardis ces gaillards!

GALAISE.

Oh! dites présomptueux,
Nous déléguer leur chef...

2e SOLDAT.

C'est plus respectueux!

GALAISE.

En voilà du respect, un traître!...

1er SOLDAT.

Dont l'audace
Nous réclame nos clefs.

GALAISE.

Le rustre! qu'on le chasse...

1er SOLDAT.

C'est trop doux; aux créneaux nous pendrons l'en-
[voyé
Pour qu'il serve de cible!...

GALAISE.

Aux boulets?... Octroyé!

SCENE II

LES MÊMES, plus de LATOUR et DUBOSQ.

(De Latour entre avec Dubosq.)

DE LATOUR.

Point de meurtre, messieurs! c'est assez que, bre-
[douille,
Le traître gagne à bord s'il vient nous chercher
[pouille.
A vos justes arrêts je désire surseoir,
Laissez-le-moi vivant au moins jusqu'à ce soir.

GALAISE, souriant.

Accordé le sursis!...

DE LATOUR.

Voyez, Dubosq, la flamme,
Cette folle gaieté qui leur anime l'âme.
(Songeur.)
Je ne sais toutefois quel noir pressentiment
M'obsède, l'amiral arrive en ce moment
Et, malgré mon ardeur, je crains cette venue.

SCENE III

LES MÊMES, plus GLARNON.

(Glarnon annonce l'amiral anglais.)

GLARNON.

Le commodore anglais!...

DE LATOUR.

Messieurs, de la tenue!

SCENE IV

LES MÊMES, plus de LATOUR père.

(De Latour père entre suivi de l'officier qu'on a vu avec le Dunois dans l'acte précédent!... De Latour fils, se retournant pour saluer l'amiral, reconnaît son père qui porte l'habit et les décorations d'un baron d'Angleterre.)

DE LATOUR JR, au comble de la stupéfaction.

Ciel! mon père, vous!

DUBOSQ, de même.

Lui!...

DE LATOUR SR, s'avançant souriant.

Votre père, mon fils.

DE LATOUR JR.

Le commodore anglais?...

DE LATOUR SR.

C'est moi!

DUBOSQ, avec amertume.

Lui!...

DE LATOUR JR.

J'ai compris,
C'est vous le commodore?...

DE LATOUR SR.

Oui, moi le commodore!

(Il ouvre ses bras.)

Mais ton père avant tout, un père qui t'adore.

DE LATOUR JR.

Ah!...

DE LATOUR SR.

Tu fuis mes baisers, tu ne me connaîtrais!
Mais aurais-je sitôt perdu mes anciens traits?

Tu ne m'embrasses pas après vingt mois d'absence!
Ainsi je te verrais accueillir ma présence?...

DE LATOUR JR.

Non, ma raison se perd! vous êtes amiral,...
C'est vous que je revois à l'emploi d'un rival?

DE LATOUR SR.

Rival!... tu te méprends.

DE LATOUR JR.

Notre pire adversaire!
Du souverain anglais vous êtes l'émissaire,
Vous qui m'annonciez et vos désirs sans frein,
Et l'orgueil de lutter pour notre Souverain?...

DE LATOUR SR.

Je prévoyais, mon fils, ton extrême surprise,
Avant de me blâmer, permets que je t'avise.

DE LATOUR JR.

M'aviser!... Je sais tout.... le combat malheureux,
De Roquemont vaincu.

DUBOSQ.

Qu'un guerrier valeureux,
Les bras chargés de fers, brave la meurtrissure,
Vaillant toujours, le front exempt de flétrissure.

(DE LATOUR SR, apercevant pour la première fois Dubosq, son ancien serviteur.)

Serait-ce toi, Dubosq, ta voix pleine d'aigreur
M'insulterait ainsi?...

DUBOSQ.

Vous insulter?... erreur,
Mais votre apostasie à Charles d'Angleterre,
Me force à mépriser un trop vil ministère.

DE LATOUR JR.

Laissez-nous seuls!

(Ils sortent tous, le fils invite du geste son père à prendre le fauteuil; lui demeure debout.)

SCENE V

DE LATOUR fils, DE LATOUR père.

DE LATOUR SR.

Mon fils, pèse bien mes raisons.
Nous fûmes entassés dans d'infectes prisons:
Les pontons, noirs cachots, d'où la joie est bannie,
Où le forçat endure une lente agonie.
Je traînai le boulet, je blêmis sous l'affront
Quand le fouet, chaque jour, me meurtrissait le front.
Le désespoir au cœur, je perdis espérance,
Car Louis qui régnait sur le trône de France,
Indifférent devant ces lâches attentats,
Ne daigna racheter ses fidèles soldats.
C'est alors qu'il me vint un désir de vengeance:
Je reniai Louis et changeai d'allégeance...

DE LATOUR JR, l'interrompant.

Pour servir un tyran...

DE LATOUR SR.

Par qui je fus comblé:
Titres, honneurs, respect; tout grandit l'exilé.
Vois, je commande en chef l'escadre britannique...

DE LATOUR JR.

Je le sais trop, hélas!

DE LATOUR SR.

Permets que je m'explique.
Tu préférais me voir croupir dans ma prison,
Dis!

DE LATOUR JR.

Y mourir plutôt que cette trahison!
C'est chèrement payer un jabot de dentelle.

DE LATOUR SR.

Qui me donne le droit....

DE LATOUR JR.

De nous être infidèle,
Parjure à notre Roi, parjure à votre nom,
Et souiller en un jour un passé de renom.

DE LATOUR SR. amèrement.

Tu parles de Louis, le roi de la mollesse,
Tandis que ses soldats meurent avec noblesse!
Louis!... le fier monarque, ami du courtisan,
Des faibles l'oppresseur, du fort le partisan!
Louis!... fils du fauteur des sombres épopées,
Qui virent se lever les sanglantes épées
Sur nous, fils de Calvin, et tu sers un tel Roi!...

DE LATOUR JR.

Vous le serviez hier, il était votre loi,
Et vous m'avez appris, dès la plus tendre enfance,
A prendre contre tous, en tous lieux, sa défense.
Que m'importe le Roi! la France a mes serments,
Et je lui dois ce bras, mon père, à tous moments.

DE LATOUR SR.

J'espère rencontrer tes volontés viriles,
N'engendrant en ces lieux que faits d'armes stériles.
Ambitieux, tu l'es, n'aspirant qu'aux sommets,
De la gloire adorant les magiques reflets.
Ton esprit, façonné pour subjuguer les masses,
Peut-il sans aiguillon accomplir ces audaces?...
Prodigue pas en vain tes nobles facultés,
Mais laisse-moi t'ouvrir des chemins convoités.
Charles t'accorde tout si les couleurs anglaises
Remplacent ton drapeau sur ces hautes falaises,
Si tu remets les clefs et reconnais ses lois.

DE LATOUR JR, sur un ton railleur.

Et quel serait le prix de si brillants exploits?...

DE LATOUR SR.

Charles m'a délaissé discrétion entière.

Je te sacre à l'instant duc de la Jarretière,
Cet ordre tant prisé par les nobles anglais.
L'honneur est grand, mon fils, bien rares les Français
Qu'ont ainsi décorés nos cousins d'outre-Manche.

DE LATOUR JR.

A ces titres pompeux croyez-vous que je penche?
Il suffit à mon cœur de régner en ces lieux,
Suivi de mes soldats braves, audacieux.
Ils sont Français, mon père, et leur désir extrême:
Ne jamais forligner, avoir l'honneur suprême
De répandre leur sang pour sauver le pays:
C'est mon ambition!...

DE LATOUR SR.

J'ai cadeau plus exquis,
Cadeau royal, mon fils. Ce vaste territoire,
Où ton bras intrépide, enchaînant la victoire,
A l'emploi de Louis demeure suzerain,
Tu peux en devenir l'unique souverain.
Vois: ces terres que l'œil avec ivresse embrasse,
Sont à toi; rends tes clefs, dépose la cuirasse..

DE LATOUR JR.

Eh quoi! livrer ces murs, engager mes guerriers
A vous rendre leurs fers, nos drapeaux, nos mortiers;
Vous croyez votre fils si lâche caractère!
Assoiffé d'or!... ce sol que Charles d'Angleterre
Abandonne en pâture aux nobles émigrés,
Et, sans vergogne, taille en fiefs tout préparés,
Ce sol qu'ont défriché nos mains laborieuses
Appartient à la France, et, tâches glorieuses,

Nous saurons le défendre envers et contre tous,
Et Charles, votre maître...

DE LATOUR SR.

Apaise ce courroux,
Et raisonnons, mon fils.

DE LATOUR JR.

Ni raison, nulle amorce
Ne peut me décider, encore moins la force,
A livrer les drapeaux du souverain français.
Que diraient mes guerriers si je les trahissais?...
Ah! cette boue au front des nobles armoiries,
Laissez-moi l'effacer par mes chevaleries.

DE LATOUR SR.

Tu restes sourd, mon fils?...

DE LATOUR JR.

Je dois vous décevoir
Et me meurtrir le cœur pour remplir mon devoir.
Et Charles, l'orgueilleux! caresse de vains rêves
S'il croit que je pourrais livrer mes murs, ces grèves.
Aux demandes d'un père...

DE LATOUR SR.

Ainsi tu ne veux pas?
Tu refuses ce jour de marcher sur mes pas?
Où donc est ton amour?...

Amador, je t'en prie,
Voudrais-tu que demain sous la mousqueterie
L'un de nous succombât, que les voix du remord
Vinssent nous reprocher sans cesse cette mort?

DE LATOUR JR.

Mon père, je vous aime, oh! ma peine est amère!
Mais je plains vos erreurs, je plains votre chimère.
Quand même il me faudrait mon amour terrasser,
Votre haine encourir, je vous dois refuser.
La France, ma patrie, a foi dans mon courage,
Dans ma fidélité, je lui ferais outrage!...
Avant de me devoir, mon père, à votre amour,
J'appartiens à la France, à son Roi sans retour.

DE LATOUR SR, se levant violemment.

Sache donc, fils ingrat, que ton âme obstinée,
Sourde à ma voix, ce jour scelle ma destinée.
Les lords anglais, jaloux de mon royal mandat,
Si je ne revenais victorieux soldat,
Seront mes détracteurs et, banni d'Angleterre,
En perdant mes pouvoirs, quitterai cette terre.

DE LATOUR JR.

Si vos amis royaux vous refusent accueil,
Revenez en ces lieux, le maître sous mon seuil!

DE LATOUR SR.

M'abriter sous ton toit, quand tu seras la cause
De ma chute... jamais!

DE LATOUR JR.

Serait-ce indigne chose
D'adoucir vos regrets et vous aimer encor?

DE LATOUR SR.

Rien ne peut te fléchir, les titres et cet or
Que mon souverain t'offre avec tant de largesse?

DE LATOUR JR.

Encore espérez-vous qu'à ce point je m'abaisse?

DE LATOUR SR.

Tu dédaignes ma main, refuses mon baiser?...

(Il saisit un verre placé sur la table et, dans un moment de colère, il le brise par terre.)

Oh! comme ce cristal je saurai te briser.
Mes canons dans l'instant vont foudroyer la place:
Vous n'êtes à mes yeux que vile populace.

DE LATOUR JR.

Un soldat doit lutter, dédaigneux de la mort:
Tomber pour son drapeau serait-il plus beau sort?

DE LATOUR SR.

Sur les pontons jetés, en proie à la souffrance,
Trop tard vous pleurerez votre folle arrogance.

DE LATOUR JR.

Nous souffrirons l'exil, le front haut dans les fers,
Supportant sans fléchir vos tortures d'enfers.

DE LATOUR SR.

Est-ce ton dernier mot?...

(Le père et le fils se regardent fixement, sèchement.)

Tu décrètes ta perte!

DE LATOUR JR.

J'accomplis mon devoir.

DE LATOUR SR.

Cette plage déserte,
Où l'herbe verdira les ruines de ce fort,
A tous proclamera la puissance du fort.
Je veux que tes canons aillent servir à fondre
Un piédestal géant dans un carré de Londre.

DE LATOUR JR.

D'un trop facile espoir ne vous enivrez pas,
Vous n'aurez mes canons qu'en nous hachant les [bras.
Vous apprendrez de nous comme on sert sa patrie.

DE LATOUR SR.

Adieu, mon fils! Je pars, mais craignez ma furie,
Tous les moyens sont bons pour atteindre mon but.

DE LATOUR JR.

Je le puis constater d'après votre début.

DE LATOUR SR.

Je voulais m'épargner une amère conquête...

DE LATOUR JR, l'interrompant.

Et je veux me garder d'un acte malhonnête.

DE LATOUR SR.

Adieu, monsieur, craignez votre témérité...

DE LATOUR JR.

Craindre!...aurais-je besoin de générosité?

DE LATOUR SR.

Vous préférez ma haine, eh bien! je vous la donne,
Et, commandant l'assaut, à nul je ne pardonne.

DE LATOUR JR.

Nous vous préparerons un accueil magistral.

DE LATOUR SR, se retirant.

A bientôt, commandant!

DE LATOUR JR.

A bientôt, amiral!

SCENE VI

DE LATOUR.

De Latour, accablé sous la réaction, vient s'asseoir sur le fauteuil, la main couvrant son front!

DE LATOUR.

Se peut-il?... lui, traître, oh! il a trahi la France.
Mon père, qu'as-tu fait?... J'avais douce espérance,
Mon père, un renégat!... c'est affreux,... et demain,
Nous croiserons le fer: le duel inhumain!...

SCENE VII

DE LATOUR, DUBOSQ.

Dubosq entre triste, apercevant son jeune maître.

DUBOSQ.

Il pleure!

DE LATOUR.

Ah!...

(Apercevant Dubosq, d'un ton suppliant.)

Dubosq, vous!

DUBOSQ.

Ma visite imprévue
Vous gêne?

DE LATOUR.

Oh non, restez; quelle triste entrevue!
Mon bon Dubosq, quel coup!... J'en ai le cœur
[meurtri.
Mon courage s'affaisse et mes yeux ont tari.
Mon père, renégat! comprenez ma faiblesse...
Parjure à la patrie au seuil de sa vieillesse!
Dans la fange, un passé de vertus et d'honneur,
Un de Latour, valet d'un prince suborneur!...
Un fils de croisés, ah!... et cet homme... est mon
[père.

DUBOSQ.

Amador, supportons ce coup qui désespère.
A pleurer, soyons deux, sur nos espoirs déçus;
Vous, un père brisant les doux projets conçus,
Moi, ce maître aujourd'hui de notre amour indigne.

DE LATOUR, lui pressant la main.

Merci!

DUBOSQ.

Que notre cœur à ce deuil se résigne!

DE LATOUR.

Oh! de quel fol orgueil je me suis enivré,
Quand j'appris le combat par mon père livré.
Il me semblait le voir, les bras meurtris d'entraves,
Se riant du bourreau, brave parmi les braves
Amère illusion!... ce noble conquérant,
Cet homme que l'amour me figurait si grand,
Le dirais-je? apostat...

DUBOSQ, à la cantonade.

Le Judas!... sa mort seule
Peut racheter ces pleurs, oh! l'âme basse et veule!...

(Naturel.)

Amador, soyez fort en ce pénible instant,
Des jours meilleurs luiront.

DE LATOUR.

J'espère!

SCENE VIII

DE LATOUR, DUBOSQ et LE DUNOIS.

Le Dunois entre sur ces dernières paroles, s'attendant à ne trouver personne; il a donné rendez-vous à Griffart en cet endroit.—La présence de ces hommes le gêne, il faut les éloigner.—Il s'avance doucereux.

LE DUNOIS.

Commandant!
Tout est prêt, le soldat n'attend qu'après vos ordres,
Pour jeter chez l'Anglais blessures et désordres.

DE LATOUR.

Oh! ce combat... allons!

(Il sort avec Dubosq.)

SCENE IX

LE DUNOIS.

LE DUNOIS, seul.

Voici l'heure d'agir,
Te frapper, de Latour, puis ensuite... régir!

(Il se dirige vers la coulisse, regarde, puis à voix basse.)

Griffart!

SCENE X

LE DUNOIS, GRIFFART.

Griffart entre.

GRIFFART.

Présent!...

LE DUNOIS.

Approche, on pourrait nous entendre.

(A l'oreille.)

De Latour est à nous, il faut savoir le prendre.
Te souvient-il des feux qui vous intriguaient tous?..

GRIFFART.

Les signaux de l'Anglais!

LE DUNOIS.

Je fus au rendez-vous,
L'amiral approuva toutes mes exigences.
Sur le prix débattu, prends ces quelques avances,

(Il sort de son pourpoint une bourse qu'il donne à Griffart.)

Argent de bon aloi, pour toi ces mille francs!
Demain, le double si les siens sont triomphants.
Mais pour gagner cet or, il ne faut de clémence,
Il faut tuer Latour. — Ton rôle ici commence.
Lorsque vers cet endroit tu l'entendras venir,
Sors ton stylet...

GRIFFART, ricanant.

Compris, l'heure de tout finir!

LE DUNOIS.

Nous fuyons, un canot amarré dans une anse
Nous attend, et demain... à nous la récompense!
Demain, je serai chef; maître de ce rempart...

GRIFFART.

Moi, vengé!...

LE DUNOIS.

Tu seras mon lieutenant, Griffart.
Oh! ne le manque pas!

GRIFFART, la main au cou.

La veine jugulaire,
Un râle, c'est fini, c'est le coup populaire!

LE DUNOIS.

Bravo!

(Le Dunois va pour se retirer.)

GRIFFART.

Sergent, un mot.

LE DUNOIS.

Mais certes!

GRIFFART.

Le métier
Est un jeu périlleux.

LE DUNOIS.

Eh bien?

GRIFFART.

Lis cè papier...

LE DUNOIS, intrigué, prend le papier que lui présente Griffart.

Un écrit...

(Il lit.)

Tu voudrais!

GRIFFART.

Oui, je veux que tu signes...

LE DUNOIS.

Ce papier?... jamais!

GRIFFART

Bien! redonne-moi ces lignes.
Voici tes mille francs, trop chiches ces appâts.

LE DUNOIS.

Et ta vengeance, donc!

GRIFFART.

Tu ne paraphes pas?

LE DUNOIS.

Griffart, mais...

GRIFFART va pour se retirer.

Adieu, frère, entre seul dans la lice.

LE DUNOIS, à la cantonade.

La brute!...

(Naturel.)

Donne donc!

(Il signe son nom.)

Es-tu content, complice?

(Griffart regarde l'écrit et le serre soigneusement sur sa poitrine.)

SCENE XI

LE DUNOIS, GRIFFART et le RENARD.

Le Renard est entré inaperçu; en le voyant, les deux complices reculent surpris.

LE RENARD.

J'arrive des forêts où se cache l'élan,
Et j'apporte à l'Aiglon un rare talisman;
Ces poils noirs du poitrail...

LE DUNOIS, ironique.

Des poils!... un sot fé-
[tiche,
Bon pour les vieilles squaws, dont le Renard s'entiche.

LE RENARD.

Frère, tu parles fort, pourquoi crains-tu si peu?
Frère, l'heure est prochaine!...

(Il sort.)

SCENE XII

LE DUNOIS, GRIFFART.

GRIFFART, alarmé.

A-t-il vu notre jeu?
On dirait qu'il menace...

LE DUNOIS.

Oh! ces jaunes visages,
Croyant voir l'avenir, tout leur sert de présages.

(Des pas s'entendent.)

Mais on vient,... cache-toi derrière ce fauteuil.
Sache que de Latour doit tomber sur ce seuil,
Poignardé.

(Griffart se blottit derrière le fauteuil, le stylet à la main.)

SCENE XIII

LE DUNOIS, GRIFFART, DE LATOUR.

DE LATOUR entre.

DE LATOUR.

Le Dunois, vos mesures sont prises?

LE DUNOIS, à la cantonade.

Mes mesures!...

(Naturel.)

Je veux vous offrir des surprises,
Vous serez satisfait;

DE LATOUR.

Et mon ordre suivi?...

LE DUNOIS.

Je réponds du succès, vous serez bien servi.

DE LATOUR.

Si nous réussissons, je vous accorde un grade.

LE DUNOIS, à la cantonade.

Je serai commandant!

DE LATOUR.

Surveillez bien la rade,
Je vais dicter un ordre, attendez un moment.

(De Latour se dirige vers la table pour écrire; en saisissant le fauteuil il aperçoit Griffart qui s'élance sur lui.)

DE LATOUR, surpris.

Griffart, toi!... que veux-tu?...

GRIFFART, frappant.

Ta vie!

DE LATOUR, lui saisissant le bras.

A bas, dément!

GRIFFART.

Je me venge, Latour!

SCENE XIV

LES MÊMES, plus LE RENARD, DUBOSQ, GLARNON, des soldats.

La scène est envahie par le Renard, Dubosq, Glarnon et quelques soldats.— Le Renard se jette entre Griffart et Latour, il terrasse Griffart. — Le Dunois agit comme s'il arrivait.

LE RENARD.

Ugh! les chiens veulent mordre.

LE DUNOIS, à la cantonade.

Flambé!

(Naturel.)

Mais non.

(Il se jette sur Griffart.)

LE RENARD.

Parlez! et mes bras vont le tordre.

LE DUNOIS.

Sauvons le commandant!...

GRIFFART frappe le Renard.

Mort et damnation!

Tu paieras pour lui.

LE RENARD, roulant par terre, la main à la poitrine.

Là!

DUBOSQ.

Ciel!

GRIFFART, terrassé par les soldats.

Malédiction!

LE DUNOIS, s'approchant de Latour.

Que le ciel soit loué, sa main seule est rougie!

DUBOSQ.

Du sang, une blessure?...

DE LATOUR.

Un peu de chirurgie,
Il n'en paraîtra rien.

(Regardant le Renard.)

Mon frère est-il blessé?

LE RENARD, avec mépris.

La morsure du chien!

DUBOSQ, soutenant le Renard.

Le poignard a glissé,
Vite un chirurgien, quelque peu d'eau-de-vie!

LE RENARD, d'une voix éteinte.

L'homme aux petits couteaux ne peut donner la vie.

DE LATOUR.

Mon frère juge mal, nous saurons le guérir!

(Deux soldats soutiennent le Renard et le conduisent hors de la scène.)

SCENE XV

LES MÊMES, moins le RENARD.

GRIFFART, à la cantonade.

Perdu!

LE DUNOIS (il est revenu aux côtés de Griffart et lui dit à voix basse.)

Triple idiot!... on va tout découvrir,
Pas un mot!...

(Naturel.)

(Mettant la main à l'épée.)

Assassin, mon épée est trop noble
Pour punir dans ton sang cet attentat ignoble.

DE LATOUR.

Du calme, le Dunois!

LE DUNOIS.

Pour cet être rampant?
Quand il gît sous sa botte, on brise le serpent.

DE LATOUR.

Justice sera faite! enfermez ce sicaire
Au donjon du Nord;

LE DUNOIS, à la cantonade.

Bien!

(Naturel.)

Je veillerai l'affaire,
Laissez-moi ce bandit!

(Le Dunois sort, les soldats entraînent Griffart).

SCENE XVI

DE LATOUR, DUBOSQ.

DUBOSQ.

Quel vil comédien!
J'allais trancher les fils de ce nœud gordien...

DE LATOUR.

Mais tout est éclairci.

DUBOSQ.

Je parle d'un complice
Dix fois plus dangereux, le cœur noir d'artifice.

DE LATOUR.

Encore des soupçons? le traître est capturé;
Vous craignez...

DUBOSQ.

Même plus! vous êtes entouré
D'un infernal réseau de spadassins cupides.
Vous croyez vos soldats tous vaillants, intrépides;
Mais un traître en ces murs se glisse astucieux,
Qui vous flatte aujourd'hui, pour demain mordre
[mieux.
Oh! je veille sur vous, accumulant des preuves,
Pour dessiller vos yeux.

DE LATOUR, avec accablement.

Quelles rudes épreuves
Vous m'adressez, mon Dieu!... mon père un apostat,
Et mes jours exposés au plus lâche attentat.
Tout conspirerait donc, la trahison, l'envie!
Sous mon toit, tout s'acharne à me ravir la vie!
Parfois, je doute, oh non! pourquoi ce doute affreux,
Qui me serre le cœur et me rend malheureux?
Oh! des preuves, Dubosq, oui, chassez ces ténèbres.

DUBOSQ.

Bientôt

DE LATOUR.

Je suis sans force en ces heures funèbres.

DUBOSQ.

Du courage, Amador, Dieu soutient ses enfants;
Demain ce Dieu rendra nos glaives triomphants,
Nos ennemis brisés, mais...

(Un bruit de tambour éclate, les clairons sonnent.)

le tambour résonne!

SCENE XVII

DE LATOUR, DUBOSQ, GLARNON.

GLARNON entre en courant.

GLARNON.

On assaille nos murs, l'amiral en personne!

DE LATOUR.

Feu partout sur l'Anglais, délogez l'assaillant.

DUBOSQ.

Nous vous suivons!

(Glarnon salue et se retire.)

SCENE XVIII

ERRATUM !

Page 71 — Scene XVIII.

Dubosq, je suis tout vacillant,
Je tremble d'affronter la lutte fratricide,
Qu'hier encor j'appelais dans mon âme lucide.
Oh! parmi ces lutteurs, je crains de rencontrer
Un père que je puis de mon glaive enferrer.

DUBOSQ.

Un traître!

DE LATOUR.

C'est mon père!

DUBOSQ.

Indigne de clémence,
Notre ennemi mortel, puisqu'il combat la France.

DE LATOUR.

Je serais parricide! ô Dieu, vous désirez?

DUBOSQ.

Que la voix du devoir chasse ces noirs pensers.
N'êtes-vous pas soldat?...

DE LATOUR, accablé.

Parricide!

DUBOSQ.

La France...

DE LATOUR.

Sans cesse je verrais, ô poignante souffrance!
Son cadavre à ma couche et maudire mes jours...
Non, non, plutôt mourir!

DUBOSQ.

Mais...

DE LATOUR.

L'entrevoir toujours!...

DUBOSQ.

Que demeure-t-il donc de ce mâle courage
Qui vous faisait bondir sous l'insulte et l'outrage?

DE LATOUR.

La fatale entrevue a brisé ma valeur.

DUBOSQ, avec reproche.

Des larmes, Amador?... domptez cette douleur.
Si le père renie un nom vierge de taches,
De gloire auréolé, pour d'indignes attaches,
Que les exploits du fils couvrent la trahison,
Et de fleurons plus beaux dorent votre blason.
La patrie, Amador, vous veut un sacrifice,
Donnez-lui de vos bras le valeureux office.

(A la cantonade.)

Au maître d'autrefois, l'ennemi du moment,
Je ne puis pardonner un tel abaissement.

DE LATOUR, affaissé.

Que ne suis-je tombé sous le poignard du traître,
Percé d'un fer mortel!...

(Des coups de feu éclatent.)

DUBOSQ.

Amador, le salpêtre
Eclate, et notre chef n'est pas au premier rang.
Vous désirez la mort, répandre votre sang:
Serait-il plus beau jour, une plus noble cause?

DE LATOUR, se levant.

Allons, Dubosq, partons! pour Louis je dispose
Et mon glaive et ma vie, et s'il faut rencontrer
Cet homme qui m'est cher...

DUBOSQ.

Vous saurez préférer
La France, sans remords lui donner cette vie.

DE LATOUR.

Le canon gronde, allons! la gloire nous convie,
On s'attaque à la France, on la veut amoindrir,
A la France nos bras...

(Il tire son glaive.)

Allons vaincre... ou mourir!

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIEME

AMADOR DE LATOUR

La scène représente l'enceinte du fort Cap-Sable! Murailles crénelées, à droite le donjon sur lequel flotte le drapeau de Louis XIII.— Dans les embrasures, les canons reposent sur leurs affûts.

SCENE PREMIERE

LE DUNOIS.

Le Dunois se promène seul, agité, le pas saccadé.

LE DUNOIS.

Sombre fatalité!... l'amiral est en fuite,
Dans ce donjon, Griffart regrette sa conduite.
Un enfant!... le remords lui tenaille le cœur.
Il redoute ma vue et me garde rancœur.
Cet homme me perdrait; il faut que je supprime
L'écrit accusateur: il atteste mon crime.
Ce papier, je l'aurai, quand même je tuerais.

(Regardant par-dessus la courtine en ricanant.)

L'abîme est là, profond, qui garde ses secrets.
Allons!

(Il tire une clef de son pourpoint et ouvre la porte du donjon.)

Griffart, c'est moi!

SCENE II

LE DUNOIS, GRIFFART.

GRIFFART sort du donjon.

GRIFFART.

Quelle sombre cellule!
On y mourrait bientôt.

LE DUNOIS.

Tu trouves la pilule...

GRIFFART.

Amère!

LE DUNOIS.

Ha! ha!! ha!!! veux-tu ta liberté?

GRIFFART.

Ma liberté!

LE DUNOIS.

T'enfuir et n'être exécuté?

GRIFFART.

Et n'être exécuté!

LE DUNOIS.

Je t'ouvre la poterne,
Tu gagnes sous ces bois quelque sûre caverne,
Et fuis cette prison où l'échafaud t'attend.

GRIFFART.

Quel dévouement!

LE DUNOIS.

Et plus, voici le plein montant.

(Offrant une bourse.)

Prends... l'autre mille francs!

GRIFFART, regardant la bourse.

Des offres libérales,
Tu voudrais en retour?

LE DUNOIS.

J'exige parts égales.
Suivant que convenu, donne-moi cet écrit
Que ma main te signait.

GRIFFART.

Où ton crime est décrit,
Un marché, le Dunois!

LE DUNOIS.

Soit!

GRIFFART.

Et si je refuse,
Si je veux à Latour lui démasquer ta ruse?

LE DUNOIS.

Tu voulais partir hier!

GRIFFART.

Et je veux demeurer,
T'accuser aujourd'hui, le crime déclarer.

LE DUNOIS.

Ha! ha!! ha!!!

GRIFFART.

Ne ris pas!

LE DUNOIS.

Tu préfères la corde...

GRIFFART.

A ce métal maudit que ta frayeur m'accorde.

(Le Dunois, souriant, entr'ouvre la bourse, laissant quelques pièces s'échapper.)

Arrière, séducteur! Je connais ton dessein,
Ce poignard effilé, me percerait le sein,
Sitôt l'écrit remis.

LE DUNOIS.

Quelle folie!...

GRIFFART.

Arrête!
J'ai les yeux dessillés, tu convoites ma tête.
Puisque tu m'as perdu, je te perdrai, forban...

LE DUNOIS, ricanant.

Tu me perdras?... toi!

GRIFFART.

Moi! Je briserai ton plan.
Tous deux nous tomberons.

LE DUNOIS.

Insensé! tu divagues!

GRIFFART.

Nos corps se heurteront dans le ressac des vagues.

LE DUNOIS.

Ha! ha!!

GRIFFART.

Frères du crime, et frères dans la mort,
Partageons cet honneur d'avoir le même sort.
Voilà ce que je veux!

LE DUNOIS, menaçant.

Et tu crois, imbécile,
Que je vais au gibet tendre le cou docile?...

GRIFFART.

Regarde ces vautours au-dessus des vaisseaux,
Quel festin, le Dunois, pour ces fauves oiseaux!

LE DUNOIS, s'avançant, les traits contractés par la fureur.

Je veux l'écrit!

GRIFFART, se moquant.

Tu veux!

LE DUNOIS.

Nous sommes seuls, prends garde.

GRIFFART.

Un deuxième attentat!

LE DUNOIS.

J'entends le corps de garde
Qui vient, dépêche-toi.

GRIFFART.

Tu choisis mal l'instant.

LE DUNOIS.

Livre-moi cet écrit!

GRIFFART.

Jamais!

LE DUNOIS.

Meurs donc content!

(Le Dunois s'est précipité sur Griffart, une lutte s'engage sur le bord de la courtine. Le Dunois va être terrassé; par un suprême effort, il se relève, tire un poignard, en frappe Griffart qui chancelle; le Dunois le saisit, le soulève de terre et le jette par-dessus le rempart.)

GRIFFART.

Au secours!

LE DUNOIS, le regardant tomber.

Au revoir, compère, bon voyage!

SCENE III

LE DUNOIS, LE RENARD.

Le Dunois contemple sa victime dont on entend les sourds appels; un sourire satanique crispe sa lèvre. Il se relève, essuie son poignard, et s'avance sur le devant de la scène.— Soudain, le Renard silencieux apparaît sur la scène.

LE RENARD.

Ugh!...

(Sans éveiller l'attention de le Dunois, il enjambe la courtine et disparaît.)

SCENE IV

LE DUNOIS, seul.

Mes plans sont croulés, mais tout n'est pas
[perdu,
Quoique Griffart soit mort et l'amiral battu!
Désormais, ce bras seul gagnera son salaire.
Des complices, jamais! ne ratons plus l'affaire.
Quel sot que ce Griffart! ne savoir se servir
D'un stylet, l'imbécile! il croyait assouvir
Sa rancœur, me trahir!...

(Il rit.)

(Regardant au ciel.)

Là, brille mon étoile;
J'ai foi... mon crime gît sous l'insondable voile.
J'ai foi dans l'avenir, la fortune me suit.
J'ai déjà du forfait recueilli quelque fruit.
Croyant devoir la vie à ma mâle présence,
De Latour m'a comblé de sa reconnaissance.
Qui viendrait m'accuser ce jour de trahison?...
Me voilà pour longtemps à l'abri du soupçon.
Dubosq et le Renard, seuls, flairent quelque chose:
Quelles preuves ont-ils?...
Ici, Griffart repose
A cent pieds sous les flots et l'Anglais vogue en mer.
Au défi je mettrais le plus merveilleux flair.
A nous deux, de Latour!... Je médite dans l'ombre
Des coups nouveaux; en vain, tu m'opposes le nombre
De tes bienfaits, toujours, ma vengeance te suit.
Pour te frapper, j'attends à la prochaine nuit.

(Des pas se font entendre.)

On vient!...

(Il sort.)

SCENE V

GALAISE, SOLDATS.

Le sergent Galaise et quatre soldats entrent sur la scène.

GALAISE.

Halte! armes bas, rompez!....

Ier SOLDAT.

(Ier soldat, écoutant appuyé sur le rempart.)

Sergent Galaise!
On dirait des appels au bas de la falaise.

(Galaise se penche sur la courtine en souriant.)

GALAISE.

Jean, vous avez raison, un Anglais qui se tord,
Avec du plomb au cœur et qu'effleure la mort.

Ier SOLDAT.

Ils n'y reviendront plus assaillir nos murailles:
Nous leur avons fourni de dignes funérailles.

GALAISE.

Jean, vous avez raison, ils se sauvaient partout
En timides lapins.

Ier SOLDAT.

Quel bal!

2e SOLDAT.

J'y prenais goût!

1er SOLDAT.

Et notre commandant!... quelle terrible lame!
Estocades en prime, au cœur, toute la gamme!
Pas un pied de recul! un moment il allait
Embrocher l'amiral comme un simple poulet.
Ce goddam a son compte, une facture en règle.

GALAISE.

Jean, vous avez raison, il n'était pas un aigle...

(Des pas retentissent, Galaise jette un coup d'œil dans la coulisse et, précipitamment.)

Vos armes, paresseux! j'entends le commandant.

1er SOLDAT.

La consigne, connu! nous y sommes, sergent...

SCENE VI

LES MÊMES, de LATOUR.

GALAISE.

Soldats... armes!... portez

(Galaise salue de l'épée.)

DE LATOUR.

Merci, troupe fidèle!
La victoire aujourd'hui nous couvre de son aile.
Remercions-en Dieu, qui dirige nos cœurs,
Soutient nos bras, ce jour, nous ramène vainqueurs.

Qu'un joyeux " Te Deum "emplissant nos poitrines,
Monte comme l'encens vers les voûtes divines!
Réjouissons-nous; l'Anglais retraite rugissant,
Nous laissant en trophée un littoral puissant,
L'héritage légué par des cœurs intrépides.
Vous êtes demeurés, sous le fer, impavides,
Grands, le regard serein, comme jadis Roland
Et ses fiers paladins, d'un pied ne reculant.
Frères d'armes, merci pour notre belle France,
La patrie avait mis en vous son espérance;
Répondant à sa voix, dédaigneux du danger,
Vous avez de nos seuils repoussé l'étranger,
Burinant pour l'histoire une éclatante page
Où nos fils apprendront des leçons de courage.

TOUS.

Vive le commandant!

DE LATOUR.

Goûtez un doux repos,
Pour courir aux combats plus forts et plus dispos.

SCENE VII

DE LATOUR, LE DUNOIS.

Galaise et ses soldats sortent!... Le Dunois entre par la droite; il s'avance au-devant de Latour.

LE DUNOIS.

Permettez, commandant, que je vous complimente.
Deux bonheurs en un jour: l'Anglais prend la tan-
[gente
Et notre chef, échappe aux coups de l'assassin.

DE LATOUR.

Oh! venez, le Dunois; mon sauveur, votre main!
Car vous et le Renard m'avez gardé la vie.
A commander mes gens, c'est moi qui vous convie;
Vos exploits répétés, un courage étonnant,
Réclament cet honneur d'être mon lieutenant.
Dans la lutte, Glarnon est tombé sur la grève,
Vous le remplacerez!

LE DUNOIS, s'inclinant.

Je suis confus, ce glaive,
Ma vie, à vous servir sont acquis pour toujours.
Ordonnez: trop heureux de vous donner mes jours.

DE LATOUR.

Vous serez désormais mon conseiller intime.
Griffart dont j'ai failli me trouver la victime,
Je ne sais...

LE DUNOIS.

Cet ingrat que depuis quelques ans
Vous comblez de faveurs!

DE LATOUR.

A mes propres dépens.

LE DUNOIS.

Dans un coin du fossé, si j'étais ici maître.

DE LATOUR.

Vous feriez...

LE DUNOIS.

Je ferais précipiter ce traître.

LE DUNOIS, à la cantonade.

Il l'est déjà!

(Naturel.)

Cet homme avait la lâcheté
De mordre un bienfaiteur; vos bras l'ont supporté
Combien je bénis Dieu de l'heureuse fortune
D'avoir pu vous garder à la cause commune!

DE LATOUR.

Continuez, mon brave, à me toujours servir,
De ces marques d'amour je garde souvenir.

SCENE VIII

DE LATOUR, LE DUNOIS, DUBOSQ.

DE LATOUR.

C'est vous, mon bon Dubosq, vous tombez à merveille.

LE DUNOIS, à la cantonade.

Le vieil oison!

(Gracieusement à Dubosq en s'inclinant.)

Mentor!

DUBOSQ.

Depuis hier, je surveille...

LE DUNOIS, riant.

L'Anglais?... il s'est enfui...

DE LATOUR.

Je voudrais votre avis.
Que faire de Griffart?... Nous sommes indécis,
Devrais-je au loin chasser ce soldat inutile,
Pervers?

LE DUNOIS.

Un spadassin! Je broierais ce reptile.

DUBOSQ.

Amador, vous croyez conjurer le danger
En éloignant Griffart, je vous dois protéger.
Griffart fut un agent, je connais son complice...

DE LATOUR.

Un complice, Dubosq!...

DUBOSQ.

J'en ai le sûr indice,
Une tête ordonnait, dans l'ombre machinant.

LE DUNOIS, à la cantonade.

De l'audace!

(Naturel.)

Un complice, encor un vil manant!
Qu'il s'approche!

DUBOSQ.

Griffart n'est pas le plus coupable.

LE DUNOIS, à la cantonade.

Quelles preuves a-t-il?

(Naturel.)

Et vous êtes capable
De nous livrer le nom de ce conspirateur?
Aux coquins il est temps d'inspirer la terreur.

DUBOSQ, le regardant fixement.

Je suis du même avis.

DE LATOUR.

Et moi de ce mystère
Je veux la vérité, sans voiles et sincère.
Dubosq, vous accusez...

DUBOSQ, faisant un pas sur le Dunois qui recule sous le feu des regards de Dubosq.

J'accuse le Dunois...
D'être un assassin!

LE DUNOIS.

Moi!

DE LATOUR.

Lui!

DUBOSQ.

Vous, bandit, deux fois
Nous vous avons surpris!

LE DUNOIS.

Erreur, mensonge infâme!

DUBOSQ.

Oh! sur mes cheveux blancs, devant Dieu, sur mon [âme,
Je dis vrai.

DE LATOUR, étonné.

Vous errez.

LE DUNOIS.

Vous paieriez cet affront,
N'étaient ces cheveux blancs qui vous ornent le front.

DE LATOUR.

Vos soupçons, cher Dubosq, ne sont-ils pas futiles?

DUBOSQ.

J'ai les preuves en main.

LE DUNOIS.

Radotages séniles!
Ces preuves?...

DUBOSQ.

A l'instant.

(Il tire un coup de sifflet.)

(Galaise paraît.)

SCENE IX

DE LATOUR, LE DUNOIS, GALAISE, DUBOSQ.

DE LATOUR.

Faites venir Griffart.

DUBOSQ.

Griffart...

(Il regarde fixement le Dunois.)

Il s'est enfui par-dessus le rempart.

DE LATOUR.

Où?

DUBOSQ, désignant le Dunois.

Cet homme le sait.

LE DUNOIS.

Mensonge!

DUBOSQ.

Pourquoi feindre?
Aujourd'hui, le Dunois, je puis enfin t'atteindre.

LE DUNOIS, dédaigneux.

J'attends!

(Dubosq dit un mot à Galaise qui disparaît.)

SCENE X

DE LATOUR, LE DUNOIS, DUBOSQ.

DE LATOUR.

Ainsi, Griffart emporte son secret,
Nous restons sans savoir quel complice il aurait.

LE DUNOIS.

Ce vieillard a rêvé, sa parole m'outrage.

DE LATOUR.

Dubosq, que signifie un semblable langage?
Sans preuves, vous blessez cet homme, un fier soldat;
Il a sauvé mes jours; finissons ce débat.
Vous l'accusez, prouvez!

LE DUNOIS.

Gratuite flétrissure!

DUBOSQ.

Oui, j'accuse cet homme et je suis en mesure
De prouver l'attentat de ce vil spadassin.

LE DUNOIS.

Vos preuves?...

DUBOSQ.

Les voici:

(A cet instant Griffart, les habits déchirés, la figure en sang, entre soutenu par le Renard; à pas saccadés il se dirige sur le Dunois qui recule et pâlit. Galaise entre avec deux soldats.)

SCENE XI

LES MÊMES, plus GRIFFART et le RENARD.

LE DUNOIS, en apercevant son complice, s'écrie effaré.

Lui, Griffart!

GRIFFART.

Assassin!

LE DUNOIS.

Les morts reviennent donc....

GRIFFART, parlant d'un ton saccadé.

Sur le seuil de ma
[tombe
Où je descends bientôt, une tâche m'incombe:
Réparer en entier le mal que j'ai commis.
Le Dunois, tu croyais tes crimes endormis
En me précipitant dans ces fosses profondes;
Le Dunois, tu croyais les noyer sous les ondes,
Mais il existe un Dieu: le Renard qui veillait,
M'a sauvé du trépas pour clamer ton forfait
Et démasquer enfin ton hideux artifice.

LE DUNOIS.

Infâme scélérat, de quel noir maléfice
M'accuses-tu?... Ma main sauvait le commandant.

GRIFFART.

Et cette même main m'avait payé comptant
Pour le frapper.

LE DUNOIS.

Tu mens!

GRIFFART.

Assez de comédie!
Confesse, le Dunois, ta noire perfidie.

LE DUNOIS.

Je ne te connais pas.

GRIFFART, tirant un papier.

Et ce papier, bandit,
Que tu m'as quémandé? Lisez...

(Il passe le papier à de Latour.)

LE DUNOIS s'élance pour arracher le papier.

Papier maudit!
Vous ne le verrez pas!

LE RENARD, s'élançant entre de Latour et le Dunois.

Si le reptile avance,
Je lui brise les dents!

(Deux soldats s'emparent de le Dunois.)

DUBOSQ.

Votre mâle assurance....
Vous quitte, mon ami.

LE DUNOIS.

Malheur à toi, vieillard!

DE LATOUR, courroucé.

Enfin la vérité m'apparaît sur le tard,
Aveugle que j'étais!... cet écrit vous accuse
Et me dévoile enfin la scélérate ruse.
En ces murs, tu jetais le venin du poison,
Dans les ombres tramant ta lâche trahison.
Tu paieras par la mort ta noire perfidie.

LE RENARD.

Mort au chien!

DE LATOUR.

Sous mes yeux, jouant la comédie,
Tu te fis applaudir pour un brave guerrier.
Je te pressais la main, la main d'un meurtrier.
Trafiquant! tu vendais tes frères de bataille.
Pour recueillir demain l'or anglais.

DUBOSQ.

Valetaille !

DE LATOUR.

Tu tramais notre perte et, ton plan écroulé,
Tu poignardes Griffart pour n'être dévoilé;
Et tu venais ramper comme un fauve reptile,
Prêt à mordre la main qui te donnait asile.

(Désignant Dubosq.)

Tu bavais sur cet homme, un cœur noble et sans [peur,

(Désignant Griffart.)

Tu frappais ta victime. A genoux, vil trompeur!

LE DUNOIS.

M'agenouiller, jamais! ah! je n'ai repentance.
Je puis rester debout pour savoir ma sentence.
Je te hais, de Latour, sois content! j'ai perdu...
Tu riras sur mon corps au gibet suspendu,
Mais avant de mourir, je veux te broyer l'âme,
Y faire entrer mon fiel.

DE LATOUR.

Que veux-tu donc, infâme?

LE DUNOIS.

Me rire de tes pleurs et tomber satisfait.
Un tiers — tu le connais — me payait mon forfait.

DE LATOUR.

Tu chercherais en vain à disculper tes crimes,
A vouloir impliquer de nouvelles victimes.

LE DUNOIS.

Payé rubis sur l'ongle, écoute... on me comptait
Ton fort, tes pouvoirs si Griffart t'exécutait...
Parle, assassin! dis-nous le quantum de la vente:
Deux mille francs, quel prix!...

DUBOSQ.

Judas!

DE LATOUR.

Cet homme invente.

LE DUNOIS.

Sais-tu qui m'employait?... l'homme porte fleuron,
Il te touche de près, c'est un noble baron!...

DE LATOUR.

Grands dieux, se pourrait-il?...

LE DUNOIS.

Tu perces le mystère:
L'auteur premier du coup....

DE LATOUR, le désignant.

C'est toi, toi!

LE DUNOIS, ricanant.

C'est ton père!

DE LATOUR.

Tu mens!

SCENE XII

LES MÊMES, plus CLAUDE DE LATOUR.

Claude de Latour sr entre; démarche lente; d'une voix grave.

DE LATOUR SR.

Il ne ment pas, le coupable, c'est moi!

DE LATOUR JR.

Vous, mon père!...

DE LATOUR SR.

Je viens le confesser à toi.

DE LATOUR JR.

Vous?...

LE DUNOIS, ricanant.

Je te l'avais dit!

DE LATOUR JR.

Vos vaisseaux?...

DE LATOUR SR.

En retraite.
Ils ont gagné la mer, au su de ma défaite.

DE LATOUR JR.

Les lâches! se sauver... vous laisser sans secours.

DE LATOUR SR.

Lâche, moi seul le suis; car j'ai souillé mes jours,
Souillé mes cheveux blancs et vendu ma patrie
A la cour d'Angleterre au poids d'une pairie.
De fuir un rénégat mes gens ont eu raison;
Je leur portais malheur, pardon, mon fils, pardon!

DE LATOUR JR.

(Il le relève.)

A genoux, vous, mon père?...

DE LATOUR SR.

Oh! jette-moi l'injure.
J'ai dégradé ton nom, je me suis fait parjure,
J'ai voulu m'emparer de toi par trahison.

(Désignant le Dunois.)

Cet homme me devait livrer ta garnison.

DE LATOUR JR.

Assez! mon père, assez! le repentir efface
De tous vos errements la plus intime trace.
Mes bras vous sont ouverts.

DE LATOUR SR.

Tu me rends ton amour?

DE LATOUR JR.

Aurais-je pu cesser de vous aimer un jour?

DE LATOUR SR.

Tu ne me méprisais?

DE LATOUR JR.

Je vous plaignais, mon père.

DE LATOUR SR.

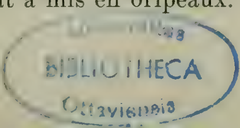
Pour toi je fus un monstre, une infame vipère,
Et je me fais horreur.

DE LATOUR JR.

Que le passé soit mort,
Que des soleils nouveaux illuminent ce fort,
Où nous serons ensemble à défendre la France.

DE LATOUR SR.

La France!... J'ai perdu, par lâche défaillance,
Le droit de la défendre à l'ombre des drapeaux
Que mon fer apostat a mis en oripeaux.



DE LATOUR JR.

Nous vous accueillerons comme l'enfant prodigue.

DE LATOUR SR.

Tes guerriers valeureux savent ma basse intrigue:
Oseraient-ils toucher la main du malheureux?
Sans cesse on me fuirait comme on fuit un lépreux.

DE LATOUR JR.

Mon père, renoncez à fuir notre rivage...

DE LATOUR SR.

Impossible, mon fils, je n'en ai le courage.
Moi, le traître à Louis, demeurer en ce fort,
Où d'un bras révolté j'ai répandu la mort?...
Je craindrais que, la nuit, des ombres vengeresses,
Viennent à mon chevet répéter mes bassesses,
Me dire, en ricanant, de sortir de ces lieux,
Que ma présence souille et rendrait odieux.

DE LATOUR JR.

Il est beau d'accuser semblable défaillance.
Reprenez votre épée et luttez pour la France.
Effaçant votre erreur, que de nouveaux exploits,
Aux ordres de Louis fassent régir ses lois.
Soyez des nôtres.

DE LATOUR SR.

Ah! ta clémence me jette
Dans la confusion et lourdement m'endette.
Tu te venges du traître, oubliant son passé,
En déposant pour moi le rôle d'offensé.

Je voulais ton mépris, je recherchais ta haine,
Et tu me tends les bras; j'aurais voulu la chaîne
Du forçat pour souffrir, tu m'offres pour prison
D'habiter avec toi le seuil de ta maison;
Oui, ma honte redouble.

DE LATOUR JR.

Eloignez ces pensées,
Mon père, embrassons-nous.

DE LATOUR SR.

Mes tristes odyssées
Sont indignes d'accueil; oh! ne te souille pas!
Loin de ces murs, bien loin je veux porter mes pas.

DE LATOUR JR.

Oh! non, ne partez pas; restez ici, mon père.
Tous nous vous pardonnons.

DE LATOUR SR.

J'irai chercher repaire
Dans le calme des bois, pleurer mon abandon.
En exil laisse-moi... J'emporte ton pardon.
Adieu, mon fils!...

DE LATOUR JR.

Dubosq, laissez-vous votre maître
Nous quitter?

DUBOSQ, glacial.

Qu'il demeure et sache reconnaître
La clémence d'un fils qu'il a voulu frapper!

DE LATOUR SR.

Ce glacial accueil vient de me condamner.
Ton cœur, mon fils, pardonne à la faute d'un père,
Mais cet homme a le droit d'écraser la vipère.
Adieu!

DE LATOUR JR.

Mon père!

DE LATOUR SR.

Adieu!

(Il s'éloigne.)

SCENE XIII

LES MÊMES, moins de LATOUR Sr.

LATOUR JR, avec reproche.

Dubosq, qu'avez-vous fait?...

LE DUNOIS.

Ha! ha!!—

DE LATOUR.

Je suis sans force.

LE DUNOIS, ricanant.

Et moi,... moi satisfait.
Tu souffres, de Latour, tu souffres le martyre.
Pour père, un renégat! ha! ha!! quel triste sire!

LE RENARD.

Je ne permettrai pas qu'on vous insulte ainsi.

DE LATOUR.

Oh! laissez, ce félon n'obtiendra point merci.

LE DUNOIS.

Ta merci, de Latour, ordonne mon supplice;
Tes lèvres ont trempé dans leur amer calice.

GRIFFART.

Allons expier...

(A le Dunois.)

Viens...

LE DUNOIS.

Imbécile, expier!
Le crime... nous devons nous en glorifier!

GRIFFART, aux genoux de Latour.

J'ai péché, commandant, voulu votre disgrâce,
Mais avant de mourir je quémande une grâce.
A sa voix, j'ai senti mon cœur péricliter
Alors que vos bienfaits auraient dû m'arrêter:
Je mérite la mort sur l'échafaud infâme.
Oh! que votre pardon tempère de mon âme
Le remords qui l'obsède, et je mourrai content,
Bénissant votre arrêt.

LE DUNOIS.

Le lâche!... il se repent!...

DE LATOUR.

Griffart, je vous pardonne! entraîné par ce traître,
Vous fûtes sa victime, il était votre maître.
Comme un serpent maudit qui fascine l'oiseau,
L'aveugle, l'étourdit pour le mettre en morceau,
Le Dunois possédait cet infernal génie
D'entraîner sa victime à cette félonie.
Reprenez votre épée au service du Roi,
Rachetez votre faute en observant sa loi.

LE DUNOIS.

Tu prendrais, de Latour, ce repentir factice?
Il a frappé ta main, et c'est là ta justice?
Dent pour dent...

DE LATOUR.

Le Dunois, cet homme se repent!
Il regrette son crime et n'était qu'un agent.
Il n'aurait poignardé que ma seule personne,
Mais toi, l'instigateur, que la haine empoisonne,
Tu voulais perpétrer le plus vil des forfaits
En vendant mes guerriers, tes frères à l'Anglais;
Pour prix de notre sang, planter sur cette terre,
Sur nos corps le drapeau de Charles d'Angleterre.
Tu quémandais son or et des titres honteux
Que fièrement méprise un soldat courageux.
Sur ton front est gravé le stigmate du lâche,
Qui me donne le droit de parfaire ma tâche;
Je n'y faiblirai pas; loin de te repentir,
Tu nous craches l'insulte et ne crains de mentir,
Traître, tu vas...

LE DUNOIS, l'interrompant.

Mourir. Tu peux prendre ma vie.
Venge-toi, de Latour, satisfais ton envie;
A l'échafaud je vais...

DE LATOUR.

Naïf, détrompe-toi!
Le Dunois, tu vivras, mais pour pâlir d'effroi.
Comme un fauve enchaîné, rugissant dans sa cage,
Mord les barreaux, écume et s'épuise de rage,
Pleure sa liberté, sollicite la mort;
Le Dunois, tu vivras, l'aiguillon du remord
Au cœur, maudit par tous, sous le poids de la chaîne,
Sous le poids du dégoût, sous le poids de la haine.

LE DUNOIS.

Maudit! la mort plutôt!...

DE LATOUR.

Tu pâlis, le Dunois,
Où donc est ton cynisme?... Eperdu, je te vois
Lâche. A la tour du nord enchaînez-moi cet être.

LE DUNOIS, suppliant.

Le lieu du crime, oh non!

DE LATOUR, inexorable.

Et là, de ta fenêtre,
Tu verras cette plage et ces riches forêts,
Nos vallons et ces lacs, orgueil du nom français.
Tu verras ces remparts, où les armes anglaises
Ont dû céder devant les phalanges françaises;

Tu verras nos drapeaux qu'un vent de liberté
Fait flotter sur ces murs dans toute leur fierté.
Tu verras mes soldats au sein de la victoire,
Le front auréolé des purs rayons de gloire.
Le Dunois, tu verras ces choses que ton bras
N'a pu détruire hier, et, maudit, tu vivras
Pour souffrir sans espoir, pour pleurer ta défaite.
Qu'on l'entraîne...

LE DUNOIS, la tête dans ses mains.

Maudit!...

DE LATOUR.

Allez! justice est faite.

(Des soldats entraînent le Dunois.)

FIN.

RECITS EN VERS

LA SŒUR DE CHARITÉ.

A ma sœur Delphine, Sœur Geoffrion.

Malakof!...

Nom de deuil, le cauchemar des mères
Qui déroule à mes yeux les souffrances amères,
Les bataillons noircis, tout maculés de sang.
La campagne avançait malgré le froid glaçant,
Nos hommes, chaque jour, creusaient dans les tran-
[chées;
L'instant était venu des rudes chevauchées.
Il fallait s'emparer d'un fort nous décimant.

Canrobert avait dit:

Or, tout un régiment
De fantassins sanglés marchait dans la tempête,
Ses étendards au vent comme un matin de fête.
La redoute était là, crachant des jets de feux,
Qui tombaient grésillant sur les chemins pierreux.

“Malakof! En avant”!...

Et la troupe sereine
Comme le flot houleux ondulait dans l'arène.
Gladiateurs de France, ils marchaient sous le fer,
Souriant aux drapeaux, calmes dans cet enfer,
Et noire de salpêtre, en crevant ses trompettes,
La phalange avançait, chargeant à baïonnettes.
Rien n'arrêta l'élan; sous l'héroïque effort,
Deux carrés de Moscou tombent au pied du fort.
Les clairons sanglotaient dans ce marcher horrible,
Dominant la clameur, les cris du heurt terrible;
On entendait les voix rauques des officiers,
Les plaintes des mourants, le râle des coursiers.

Et fiers toujours, fronts haut; dans ce cirque funèbre,
Ils passent, tels jadis leurs ancêtres sur l'Ebre,
Balayant devant eux les chocs européens.
Slave, que peuvent-ils tes bras cyclopéens
Contre le fils du Corse?...

En ton Kremlin, le père
Dictait ses volontés et fouillait ton repaire,
N'abandonnant ton sol que drapé de frimas,
En retraite, fauchant des tiens les noirs amas.
Aujourd'hui, vois l'enfant qui sape tes murailles
Et marche dédaigneux, sous le feu des mitrailles.

Les barbares du Nord, leurs armes en arrêt,
S'étaient massés enfin campés sur le jarret.
Comme un torrent alpin, dévalait la phalange,
Et, dans ce fouillis sombre, on put voir voler l'ange
Des morts, marquant au front ceux qui devaient
[tomber,
Laissant sur les élus son aile retomber,
Mais de ces corps d'acier quel secret mécanisme
Débitait la valeur, transmettait l'héroïsme,
Et faisait éclater les faits d'armes sans noms?...
Sur les nôtres soudain crachèrent cent canons,
Couchant nos fantassins comme un vallon de gerbe,
Où l'ouragan promène une course superbe.
Les Russes répondaient, et ce fut cet instant,
Heure suprême, où l'homme, inquiet, hésitant,
Sent l'ombre de la peur s'étendre sur son âme.

“Les Français, en avant” !...

Quelle est la voix qui
[clame
De ce timbre aussi frais?... Et le soldat surpris
Aperçoit dans les rangs, sous le vêtement gris,
Deux Sœurs de Charité, ces anges de nos troupes,
Soutenant les blessés et ranimant les groupes

Indécis, vacillants.
Les fantassins français
Ne fuiront pas, leurs rangs se massent plus épais;
Un caisson en sautant promène le ravage,
Et quand se dissipa le vaporeux nuage,
Une Sœur était là, couverte de son sang,

Mais de sa voix toujours:
“ Français, au premier
[rang ” !...

Et comme sa compagne allait prendre son poste:

“ Otez-vous donc de là, troun-de-l'air... que riposte

Un soldat, c'est ma place! ”

Et la Sœur souriant:

“ Quand un carreau se brise, on met un remplaçant,
Petit frère ”. —

Lá troupe, électrisée, avance
Plus ardente au combat, et maintient son avance,
Remonte les fossés, brisant tout sous l'effort.
Bientôt la brèche est là, dans les glacis du fort.
Ils s'engouffrent sans nombre aux embrasures
[pleines
Où frappent les guerriers; l'œil mauvais, plein de
[haines,
La musique chantait l'hymne des Marseillais;
Rouges étaient les murs de fulgurants reflets,
Et dans ce flamboîment se dressait la redoute,
Où grimpent les Français en semant la déroute.

Malakof était pris!...

A l'ombre du drapeau
Qui couronne le fort, flottant sur un monceau

De corps; ils sont neuf cents, entourant belle et fière,
Une autre Jeanne d'Arc, pour son Dieu guerrière,
La Sœur de Charité qui là, sur son grabat,
Se meurt du coup reçu dans le récent combat.
Malgré le trou béant qu'un sang vermeil colore,
Elle sourit à tous, au drapeau tricolore,
Et le rude soldat, farouche, triomphant,
Près de sa bonne Sœur n'est plus qu'un grand enfant!

Vierge de Domrémy, de tes cendres aimées,
Pour la France ont grandi ces troupes enflammées;
Femmes au cœur aimant, au sublime abandon
Des caresses du monde et de leur noble nom.
Elle va cette vierge, à nos cohortes chère,
Qui trouvent dans son cœur des tendresses de mère,
Sous les riants soleils, sous les givres glacés,
En semant sur ses pas les bienfaits empressés.
Partout la coiffe blanche escorte nos phalanges;
Nous les voyons partout, saintes cohortes d'anges,
Au grabat du fièvreux, sous les riches lambris,
Et donnant du trépas l'exemple du mépris,
Sur la brèche toujours, s'immolant elle-même
Sous la poudre en pansant quelque fantassin blême.
Salut! vierge héroïque, hommage à toi, grand cœur!
Ta plus belle noblesse, ô France, c'est la Sœur.

LE VIEUX NOBLE.

A M. Evariste Grisé.

La Seine clapotait dans un tourbillon noir,
Soudain, un cri strident retentit par ce soir:

" Au secours!...

Mais la foudre en sillonnant l'espace,

Recouvre cet appel et l'assassin qui passe,
Le fer mortel en main, en l'essuyant disait:

" Mon Alberte est vengée "...

Et l'orage passait,

Miaulant sur les toits, arrachant des branchées
Et semant de fagots les artères jonchées.
Quelques matins plus tard, des mariniers surpris
Accrochaient un paquet de dégoûtants débris,
Un ouvrier en blouse, un coup à la poitrine.

" Un meurtre "... disait-on, et la force marine
Se mit à rechercher, à fouiller les endroits
Où le bandit se cache et chante ses exploits.

Résultats négatifs!... insondable mystère;
On ne découvrit rien, on délaissa l'affaire! —

Un jour, du tribunal s'approche un grand vieillard.
Sa démarche était lente et son aspect braillard.
Il voulait qu'à l'instant l'on entendît sa plainte,

Et quand le greffier dit:

" Monsieur, parlez sans
[crainte,

“ Votre nom ” ?...

“ Jean Renald, marquis de
[Valdevans;

Et le vieux noble alors redit les faits suivants:

“ Mon Juge, la Révolte, au faubourg de Montmartre
Allumait ses brasiers, démolissant la chartre;
Les forçats échappés, une pique à la main,
Accrochaient la noblesse au fanal du chemin!
On nous traquait partout, rappelez-vous, mon juge;
Ces murs mêmes servaient aux brigands de refuge.
Tandis que le couteau décapitait Paris,
Qu'on souillait les autels et fouillait nos lambris,
Qu'aux cris de liberté, des vents d'idolâtrie
En dérive chassaient le trône et la patrie,
Je m'étais abrité dans un sombre réduit,
Avec ma fille Alberte, et je me vis réduit
A coiffer le bonnet, arborer la cocarde,
Suivant un montagnard en qualité de garde.
Partout à nos côtés des personnages faux,
Le noble découvert montait les échafauds.
Je vis tomber Louis, j'escortai Robespierre,
Ce monstre raffiné, sous une âme de pierre,
Aux clubs, je fredonnais leurs ignobles refrains,
Et je gagnais, la nuit, par de secrets terrains,
La mansarde où ma fille attendait ma venue,
Ange, chez ces démons, hélas! circonvenue.
J'espérais traverser ces heures de danger,
Sans me trouver contraint à gagner l'étranger;
Mais au club, certain jour que je vidais un verre,
Un girondin entra, je reconnus Blanvaire;
C'était un mien valet que j'avais expulsé:
Le coquin de cent francs jadis m'avait lésé.

“ Citoyens, nous dit-il, il nous faut de la tête,
“ Le bourreau sans ouvrage affreusement s'embête;

“ Les papélards finis, la chasse aux aristos!
“ La guillotine en veut abreuver ses poteaux,
“ Et toi, l'homme à la barbe, es-tu bon chien de
[chasse,
“ Vas-tu nous déterrer quelque fine carcasse? ”

Il me reconnaissait!

M'entraînant à l'écart
Loin de tous, sous l'abri d'un rideau de brocart,
Blanvaire ricana:

“ Mais nous changeons de rôles!
“ J'ai souvenance qu'hier tu nous traitais de drôles,
“ Et dans nos rangs tu viens coudoyer aujourd'hui?
“ Salut, noble marquis, qui m'as servi d'appui,
“ Je te rends la pareille en te sauvant la tête,
“ Pourvu que ton bras m'aide à faire une conquête ”.

Il souriait, et moi je tremblais de fureur...
Mais l'homme me tenait, et malgré mon horreur,
Je feignis de vouloir! —

“ D'abord, je sais ton gîte...
“ Alberte est avec toi, donne-moi la petite!
“ Je l'aimerai bien, va!... nous coulerons nos jours
“ A tes côtés, beau-père, à nous aimer toujours.
“ Nous sommes tous égaux, il n'est plus de noblesse,
“ C'est compris, citoyen; en ce cas, je te laisse
“ Pour ceindre mon écharpe et mettre le bonnet,
“ Le temps de composer à ma belle un sonnet! ”

Sans comprendre plus rien, je bondis sur l'infâme,
Ne pouvant contenir le dégoût de mon âme.
Hélas! ce fut ma perte... on me chargea de fers;
Mazas ne fut pas loin, j'entrai dans ces enfers

D'où l'on franchit le seuil pour gravir la potence
Sur la paille, blotti, n espérant de clémence,
Séparé de ma fille, Alberte, mon seul bien;
J'endurai mille morts, plus maltraité qu'un chien.
L'angoisse m'affolait: mon Alberte chérie
Dans les bras de Blanvaire, avant la boucherie!
Un matin, ce maudit entra l'air triomphant,
A la lèvre un rictus.

" J'ai souillé ton enfant,
" Ton Alberte, marquis; regarde à ta fenêtre,
" Car je veux que l'horreur en ton âme pénètre:
" Dans la charrette rouge Alberte va venir,
" Pour aller au gibet... sous le couteau mourir!"

Un blasphème sans nom s'échappa de ma gorge;
Ah!... mais j'étais vaincu, seul en ce coupe-gorge.
Enfin, cette prison s'entr'ouvrit devant moi;
Deux jours plus tard, Paris voyait avec émoi,
Son bourreau Robespierre expier tous ses crimes,
L'astre des libertés éclairer ses victimes.
J'étais libre, Monsieur, mais brisé, sanglotant,
Le cœur endolori, les membres tremblotant.

Je me mis à chercher le séducteur d'Alberte!
Un soir, dans un recoin de cantine déserte,
Je le vis attablé, c'était lui, le maudit...
Trois heures, je guettai le départ du bandit:
Mon homme en titubant, sortit, il était ivre;
Il reprit sa raison aux morsures du givre.
Longtemps le long des quais je l'escortai sans bruits,
Songeant à mon Alberte, et rappelant mes nuits
De souffrance et sa mort.

Je courus sur l'ivrogne,
Il se tourne en disant:

Passez, l'homme, ou je cogne.

Je lui criai : “ Maudit, connais-tu Valdevans?
C’est moi... tu vas mourir! ”

Alors, malgré les vents
Qui nous mordaient la peau,nous tombâmes en garde.
Ah! ce duel fut court : j’entrai jusqu’à la garde.
Mon coutelas dans l’aine, il s’écrasa râlant...
Je traînai ce cadavre au fleuve, tout sanglant,
Je l’y jetai.

Voilà, Monsieur, toute l’histoire.
Vous pouvez me juger, car mon crime est notoire;
Mais je sais que tout père, à venger son enfant,
Ainsi que moi, mon Juge, en aurait fait autant.

LE FORÇAT.

" Nouméa!...

Sur le pont du steamer " la Vaillance,"
A ce cri du veilleur succéda le silence,
Manteau de plomb couvrant des désespoirs d'enfer,
Sur les lèvres crispant plus d'un rictus amer.
C'est que Nouméa, c'est le dépotoir du vice,
Des maudits qu'à marqués le bras de la Justice;
C'est l'exil sans espoir de voir les lieux aimés.
Le clocher du hameau, les vallons embaumés.
La France avait banni cet abject phalanstère
Qui, l'œil sombre, à tribord contemplait cette terre,
Où règnent pour toujours des chagrins éternels.
Il s'éleva soudain, chez tous ces criminels,
Une clameur de rage aussitôt réprimée.

Un forçat, jeune encore, et l'âme comprimée,
Impassible, couvrait d'un regard de mépris
Ses frères du boulet, tous infâmes repris!
Sur sa lèvre exsanguë, on lisait l'amertume.

Son crime?...

Sur la route, au tomber de la brume,
On l'avait pris, tenant encore le couteau.
Jugé, trouvé coupable, on l'envoyait au bagne.

C'était le soir; au loin l'ombre sur la campagne
Jetait ses teintes d'encre; éteignant tous ses feux
Le steamer, achevant son chemin hasardeux,
S'ancrait en rade avant d'atterrir au rivage.
Le navire semblait quelque créneau sauvage

ERRATUM !

Page 116.

A la suite du vers:

Son crime?
Sur la route, au tomber de la brume.

Il faut lire le vers suivant:

Il avait attaqué, dit-on, un chemineau.

De donjon tapissé d'un étrange réseau,
Ou, ses voiles au vent, un gigantesque oiseau.
Le veilleur seul marchait son pas monotone,
Le ciel n'était qu'orage et le flot qui moutonne,
Se creusait sous l'éclair dans ses sombres amas.
D'étranges sifflements faisaient tordre les mâts;
Et la nature avait comme un sinistre râle.
Mais tous ne dormaient pas!

Sur le plancher de cale,
Se tramait, pour minuit, un projet assassin:
La révolte grondait au fond de chaque sein.

" Minuit, c'est le signal!

Ce forçat qu'on enchaîne,
Se lèvera haineux et brisera sa chaîne.
De leurs fers se servant, les bandits marcheront
Sur les gardes surpris, et les massacreront;
Puis levant l'ancre, en mer vers une île lointaine,
Ils chercheront refuge en ce libre domaine.
La liberté!... Révolte!... et ces cris enflammés
Excitent au combat les cœurs envenimés;
Tandis que le Lascar, commandant de la troupe,
Comme l'ange du mal, passe de groupe en groupe,
Leur donnant ses avis.

" Et notre compagnon?...

Dit l'un d'eux," ce gaillard nous portera guignon."

Son hamac à l'écart, le jeune forçat pleure
Et sur sa lèvre un mot vient errer à toute heure:
Pardon!... le repentir, avait touché son cœur!
Et soudain le Lascar:

" Assez de ta torpeur,

“ Es-tu des nôtres? va, je connais ton histoire.
“ Quel beau coup!... cette nuit, si tu voulais m'en
[croire,
“ Tu montreras comment l’on taille du couteau;
“ A l’instant sur le pont nous levons le rideau
“ Sur le plus maëstro drame, un massacre sur
[l’onde.”

Trois quarts d’heure plus tard, par l’orage qui
[gronde,
Sous le feu des éclairs, des groupes de forçats
Emergent sur le pont, armés de coutelas.
Trop tard!... sur le gaillard, résolu, l’équipage,
Pourvu de pistolets, de haches d’abordage,
Entoure la dunette où leur chef s’est porté,
Et près de lui se tient le jeune déporté.
“ Armes bas...
Les forçats, tels des fauves farouches,
De répliquer: “ A mort!... de leurs haineuses
bouches.
Ils s’élancent hargneux sur les rudes marins,
On les foule à tribord le sabre dans les reins.
Aveuglé, le Lascar vise le capitaine,
Mais le jeune forçat reçoit la charge pleine.

Lorsque tout fut soumis, que des flaques de sang
Sous les pieds des marins rendaient le pont glissant.
A la plus haute vergue, on vit par la tempête,
De Lascar se jouer la grimaçante tête.
La justice était faite.

Il s’agit maintenant
De louer le héros de son aide éminent.
Sur un lit de souffrance, il est là qui repose,
Tout l’équipage vient lui rendre apothéose:
Le crime est racheté.

Ce n’est plus un forçat,
Ses chaînes ont tombé devant le coup d’éclat;

Et le commandant, fier, à cet homme s'empresse
De lui serrer la main, et joyeux d'allégresse,
Il prend la croix d'honneur, la présente au mourant,
L'épingle à sa poitrine et l'autre, en murmurant,
Tandis que de ses yeux un pleur de bonheur tombe:

" Mon commandant, un mot; vous creuserez ma
[tombe
" A l'ombre du clocher; quelquefois sur le soir,
" Près du tertre isolé quelqu'un viendra s'asseoir,
" Donner une prière au forçat de Bretagne,
" Qui se meurt loin des siens, de sa chère campagne.
" Mon commandant, aux miens vous irez raconter,
" A ma mère surtout, que j'ai su racheter
" Le crime affreux... Adieu!

Le lendemain, en rade
Un mathurin disait à plus d'un camarade,
En voyant débarquer le funèbre convoi:

" Quelle fin de luron! Bigre... si c'était moi! "

L'EXPIATION.

Enserrés dans Burgos par trois mille Espagnols,
Le trépas nous guettait. Déjà, de larges vols
De sinistres oiseaux, aux pieds de la falaise,
Tournoyaient lentement; dans les rangs, un malaise
Apre nous étreignait et, lutteurs acharnés,
Nous frappions l'assaillant sur ces glacis minés;
Mais la plaine toujours vomissait à l'attaque
Les rangs épais.

Leur chef, sorte de grand cosaque,
Sous son fez enrougi, le torse sillonné
D'armes crachant le feu, s'était imaginé
De nous prendre vivants, car n'ayant plus de poudre,
Nous luttions au sabre et gaîment à découdre
Ces fils de l'Ibérie.

Or, les bruits de l'airain
Cessèrent sous les murs, leur lugubre refrain;
Leurs rangs s'ouvrent et, pâle, un des nôtres s'a-
[vance:
C'était notre aumônier, frappé par cette engeance,
Dans la lutte d'hier, en soignant les blessés.
Nos glaives dans le dos, ils s'étaient empressés,
Les lâches! — de saisir en fuyant ce vieux prêtre,
Qu'ils traînent sous nos yeux, ligotté comme un
[traître.
Notre glaive en repos et loin de soupçonner
Quel sauvage projet ils allaient inventer,
Nous attendions l'échange, une heure d'armistice:
C'était notre aumônier qu'on déléguait d'office.
Les canons s'étaient tus; depuis quelques moments,
J'apercevais là-bas de loins attroupements,
Scintiller au soleil mille piques brillantes;
Des nôtres les secours: deux brigades vaillantes.

Et déjà dans nos mains un drapeau s'agitait;
Mais c'était attirer les soupçons du piquet,
Qui s'avançait toujours malmenant le vieux prêtre.
Son visage serein ne laissait apparaître
Nulle crainte, il marchait comme un fier paladin,
Devant les Espagnols, surpris d'un tel dédain;
Le front plein de reflets, ainsi qu'une parure
Qui venait éclairer sa mystique figure.
Rendu près des fossés, le groupe s'arrêta,
Et ce que j'entendis alors me révolta.
Le chef avait tranché les épaisses entraves,
Et nous montrant du doigt:

" Prêtre, vois-tu ces [braves?...
" Ils devraient expirer sous nos poignards vengeurs;
" La cartouche est trop noble à ces vils ravageurs;
" Ils ont franchi les monts et souillé nos demeures.
" Pour se livrer à nous, je leur donne deux heures;
" Nous leur ferons quartiers s'ils livrent leurs dra- [peaux,
" Sinon nous les traitons comme de vils troupeaux.
" Tu comprends bien: à nous leurs armes et leurs [aigles,
" Et sans honneurs aucuns qu'ils subissent nos règles.
" A tes frères maudits sers-moi de factotum,
" Marche, vieille soutane, apprends l'ultimatum,
" Mais prends bien garde, un mot, quelques gestes [contraires,
" Je te brise le crâne et n'épargne tes frères."

Je savais l'espagnol, je bondis malgré moi;
Ainsi l'on nous outrage au mépris de la loi
Des braves; et je vis pâlir le noble prêtre.
C'était un cœur français, on le croyait un traître;
Je pensai que, soudain, il allait s'élancer
Sur l'indigne soldat qui voulait l'outrager;

Et je le bénissais de garder le silence,
De montrer qu'un Français ne trahit pas la France.
Mes hommes excités réprimaient des jurons,
Et voulaient s'élancer aux appels des clairons;
Mais la consigne!... et tous, ressaisissant le glaive,
Nous étions sur le point de rompre cette trêve.

" Eh bien parleras-tu?... va, dis-leur de traiter;
" Ta tête en répondra, s'ils osent résister.

—" Bien, je vais obéir, leur transmettre ton ordre.

Notre aumônier s'avance!

Un doute vient me mordre,
Cet homme à cheveux blancs, qui devant le trépas,
Enflammait notre ardeur et ranimait nos pas,
Il nous exhorterait à déposer les armes!...
Nous en étions encore à ces noires alarmes,
Nos lèvres maudissaient ce Français égaré,
D'un poids lourd s'oppressait notre cœur atterré,
Quand sa voix s'éleva:

—" Luttez avec vaillance
" Frères, pour vos drapeaux, luttez... Vive la [France!
Et ce héros s'écrase impassible et mourant,
Les bras levés au ciel, à genoux, implorant
Pardon pour son bourreau.

Sitôt un cri de rage
S'échappe de nos rangs, et là-bas, un nuage
De poussière s'élève aux clameurs: — " En avant! "
Les nôtres, les voici, devant eux tout bravant.
" Frères, à l'arme blanche, en avant!"... m'écriai-je,
Mes hommes du rempart s'élancent, mais j'abrège.

La vengeance dans l'âme, on les enferme tous,
Le Cosaque et les siens, grands diables andalous;
On les taille sur place et, malgré leur vaillance,
Ils se rendent enfin, convaincus d'impuissance.
Seul, l'assassin du prêtre, au gibet qui l'attend
Cherchant à s'échapper, l'œil en feu, se défend.
Comme un fauve blessé sur le chasseur s'élance,
Ne voulant que périr avec qui le relance;
L'Espagnol nous affronte et s'expose à dessein.
Nous l'accablons enfin; étreignant l'assassin,
Je l'écrase à genoux.

Il ne doit pas mourir
Du trépas d'un guerrier; pour venger le martyr,
Nous plantons le gibet, mais un Basque l'assomme
De sa crosse en sifflant.

" La pareille, mon homme."

Et comme les captifs regardaient, en tremblant,
Sur le sol rejaillir le crâne tout sanglant;
Que nous restions muets devant cette vengeance,
Devant ce justicier qui fixait la sentence;
Regardant les vaincus aux yeux de peur chargés,
Le Basque ricana:

—" De deux, si vous bougez!

SAUVÉE !

Dans un coin de Provence, à l'abri du mistral,
Gît un havre coquet, l'orgueil du littoral;
Et le nocher du port, qui revient de sa pêche,
Sous la falaise, entend une voix douce et fraîche
Accueillir son retour.

Jeanne, la blonde enfant,
Idole du marin, dont le chaume fumant,
Se dessine alentour, sur le sable se grise
D'air pur, l'œil sur la mer, les cheveux à la brise,
Cinglant sa blanche épaule; à ses pieds, un gros chien
Au poil fauve, Chacal, le fidèle gardien,
Camarade choyé, qu'un matin sur la plage
Elle trouva sans gîte, et quand par le village
On les voit gambader, le sourire amical
De tous s'adresse à Jeanne ainsi qu'au bon Chacal.
C'est qu'un jour, la marée, en sa grande furie,
Menaçait d'engloutir une barque chérie;
En vain le naufragé, devant tous, éperdu,
Prodiguait ses efforts, on le disait perdu.
Aucune voile au port, les pêcheurs sont au large.
Une vague soudain, en roulant se décharge,
Etreint la faible barque et la remplit du flot;
Quand au gouffre quelqu'un s'élance; un matelot?...
Quel cœur!... non, c'est Chacal, qui de sa large
[gueule,
Happant le corps qui sombre, aux genoux de l'aïeule,
Vient déposer un fils, tout meurtri mais vivant.

Tous chérissent Chacal et sa jeune maîtresse. —
Ensemble, aux jours d'été, sur ces bords que caresse
La vague moutonneuse, ils passent leurs loisirs.
Sous les rocs arrondis, leurs plus charmants plaisirs,

C'est prendre la limace, ou chasser la crevette;
Bien souvent, sur le large en la barque coquette
Ils errent dans la brise et les âcres senteurs;
Intrépides nochers, des périls amateurs!
Si la lame fraîchit et creuse la falaise,
Sitôt dans son esquif Jeanne tressaille d'aise;
Son gardien sur le banc inspecte l'horizon,
Le dogue qu'on dirait enrichi de raison;
Il lit, dans le regard de sa jeune maîtresse,
Le moindre des désirs et jappe d'allégresse.
Et quand la mer se calme, alors comme un luth d'or,
Une voix sur les flots prend son joyeux essor,
C'est un cantique d'ange et sous chaque cabane,
Souriant, on se dit:

— " C'est notre chère Jeanne!
Tous ont le souvenir du gros dogue vaillant,
Qui du gouffre sauva le pêcheur pantelant.
Ainsi dans le hameau Jeanne passe sa vie,
Par les rudes marins respectée et servie.
Seul, un être haineux par les siens éloigné,
Mais que Jeanne si bonne au grabat a soigné,
Trame de noirs desseins.

Un matin, sur la plage,
Jornic le vagabond fut surpris en pillage
Des pêches de la nuit du père Clorkiment;
Le vieux gabier, mauvais, sans perdre le moment,
Lui cassa son gourdin sur le dos, et c'est Jeanne
Qui paîra pour son père, et le lâche ricane
Quand il songe d'avance à son plan inhumain,
Aux noirs pensers, aux pleurs qui couleront demain
Sous le toit du pêcheur.

L'enfant doit disparaître.
La mer garde un secret, et désormais le traître
Cherche l'occasion d'accomplir son forfait.

Bonne pêche aujourd'hui... nulle barque apparaît,

Les marins attardés aux rocs de la batture,
Doivent être contents de si bonne capture.
Mais dans le ciel, noir d'encre, un point grandit, s'é-
[tend;
C'est un grain... Au hameau, d'heure en heure on
[s'attend
A voir se dessiner les rapides barquettes.
Seules à l'horizon des bandes de mouettes
Tirent vers le rivage.

Un canot, dès l'instant,
Se détache du bord et gagne de l'avant,
L'aviron à la main, c'est Jeanne qui le guide.
On dévore des yeux ce nocher intrépide,
Près de Jeanne, Chacal, grogne de temps en temps.

“ Paix, chéri ”...
Mais le chien fixe ses yeux ardents
Sur le pâle rameur qui fait voler la barque,
Sur Jornic l'assassin, qui tout à l'heure embarque,
Sous prétexte d'aider la courageuse enfant
A braver la tempête. Il est là triomphant
Prêt à frapper — le lâche!... une frêle colombe;
Vautour au regard faux, ne fixant que la tombe,
Le crime.

Sur le bord, pâle, le vieux curé
Est accouru, d'enfants, d'épouses entouré.
Son œil fouille le large... encor nul équipage!
Et déjà l'ouragan hurle son cri sauvage.

Dans les roulis du flot la barque disparaît.
Soudain Jornic l'infâme enlève un couperet
De dessous son habit, laisse tomber les rames
Et le canot dérive au caprice des lames.
Un rire satanique a crispé son regard,
Ce fauve fait briller dans sa main le poignard,

Aux yeux de Jeanne blême et ne sachant encore
Cet horrible projet que Jornic élabore.
Et toujours ricanant, debout dans le canot,
Il répète à l'enfant:

" Pense à ton Dieu, Jeannot,
" Tu vas mourir sur l'heure "...

Au lointain la
[flottille
Des pêcheurs se dessine, elle s'en vient tranquille;
Jornic ne la voit pas, il s'apprête à frapper.
" A moi, Chacal," dit Jeanne, et cessant de japper,
L'animal a bondi comme un brasier de forge,
Il happe le maudit et l'étreint à la gorge.
C'est un combat farouche aux yeux des caboteurs,
Qui contemplent la lutte, atterrés spectateurs.
Jornic dans un blasphème a transpercé la bête,
Qui rougit de son sang Jeanne jusqu'à la tête,
Et râlant, l'assassin échappe son poignard,
S'écrase sur le chien, sans un cri, l'œil hagard;
Et Jeanne, Jeanne est sauve!

Enfin voici la flotte.
Le père de Jeannot vers son enfant pilote,
Il a tout vu... le drame et l'heureux dénouement.
Il sanglote de joie en pressant son enfant,
La couvre de baisers; Jeanne de même pleure,
Car son amour est là, que le trépas effleure,
Et dans son amertume, elle l'étreint au cou,
Lui donnant un baiser elle dit:

" Tiens, vieux fou! "

LA FAUX!

A M. Albert Bernard, *Holyoke.*

L'astre du soir montait étoilant le ciel d'or,
Par la nuit automnale, âpre des vents du Nord.
Le hameau s'endormait frileux sur la colline,
Où grimpe des uhlans la cohorte assassine.
Ils sont trente Germains, soûls de meurtre et de
[sang,
Soûls d'orgie et de vin, soldatesque sans rang;
Ils ont appris que seuls, des enfants et des femmes.
Là-haut, peuvent servir à leurs desseins infâmes,
Car les hommes absents prennent part au combat,
Qui depuis le matin, gronde dans Saint-Privat.

Reine des alentours, la chaumine proprette
Semble rire aux passants dans sa fraîche toilette;
Des vignes, du lilas. Hélas!... l'affreux malheur
A franchi l'an dernier le chaume du fileur,
Et des larmes de deuil, sur la fosse chérie,
Ont épuisé les yeux de la pauvre Marie.
C'est pourquoi ce combat, qui donne le frisson,
Fait pâlir par instants la veuve et son garçon.
Ils veillent aux aguets, l'oreille aux bruits funèbres,
Voyant de jets de feu s'allumer les ténèbres;
Et l'enfant brave:

" Mère, oh! laisse-moi venger
" Le père,... quand je vois ton regard s'affliger,
" Je voudrais être grand, courir à la bataille,
" Revenir dans tes bras, sur mon cœur la médaille.
" Rappelle-moi sa mort afin qu'un jour, soldat,
" Ce souvenir m'excite à venger l'attentat!...

La veuve à son enfant redit l'histoire amère!

" C'est cela, cher André, tu vengeras ton père,
" Même s'il me fallait de nouveau sur ce seuil
" Voir la mort pénétrer et me vêtir de deuil;
" Et seule, sans baisers, passer ma triste vie.
" La patrie est en pleurs, la France est asservie;
" Pars, mais reviens, mon fils, un laurier sur ton
[front.
" Si tu tombes, j'irai sur ton corps moribond,
" Dans la rouge blessure ensanglanter ma lèvre,
" Y respirer un peu de ton ardente fièvre;
" Boire à flots cet amour qui te remplit le cœur.

" Pauvre mari!... ce soir il montait de Trécœur,
" Les blés d'or abattus, et sa faux accrochée
" Au mur ou tu la vois, il vantait la fauchée:
" ' — Belle moisson cet an!... quand des bruits de
[clairon
" Frappent les alentours: c'était un escadron,
" Les gens de McMahon, brûlés par les batailles,
" Le drapeau tout noirci, percé, couvert d'entailles.
" Un instant, et ton père était rendu là-bas,
" Le regard plein de feux, près des rudes soldats,
" Le mousquet dans sa main.
" Les Germains débouchèrent
" Du vallon, noirs essaims, et les balles crachèrent.
" Oh! mon fils, j'ai tout vu: les nôtres, tous couchés
" Sous le fer; nos drapeaux, de leurs bras arrachés,
" Ton pauvre père, horrible, assommant de sa crosse
" L'ennemi tout poltron devant ce bras féroce.
" Il est mort... les bandits lui lièrent les mains;
" Ah! ils l'ont fusillé, ces ignobles Germains.
" Tu veux partir, mon fils, je n'ai point défaillance,
" Viens m'embrasser, mignon, et pars avec vaillance;
" Souviens-toi de sa mort, quand tu le vengeras,
" Alors, mais seulement, je t'ouvrirai mes bras!...

Cette noble Française était comme la gloire
Ordonnant au soldat de ravir la victoire,
Ou tomber dans les plis de l'étendard sacré!
Il brillait des éclairs dans les regards d'André,
Au lugubre récit de la mort de son père;
Et se dressant soudain:

"Je te le jure, mère,
"Embrasse ton André qui s'éloigne demain."

Songeur, l'enfant regarde au loin sur le chemin
Qui longe la forêt et descend dans la plaine.
Sur la vague des blés, on n'entend que l'haleine
Des êtres endormis; les bruits de Saint-Privat
S'éteignent lentement avec l'ardent combat,
Et les Germains toujours montent dans le silence.
Presque poltrons, sans bruit, l'œil plein de vigilance.
Ils glissent les bandits, la lèvre ricanant,
Dans leurs appétits vils de l'animal grognant.

André fait un beau rêve, à la ville voisine
Qui le verra demain prendre la carabine.
La cocarde ornera les bords de son chapeau,
Il brûle de marcher à l'ombre du drapeau,
Afin d'exécuter les désirs de sa mère,
Et venger l'attentat perpétré sur le père.
André songe au retour sous le chaume serein,
A l'insigne du brave épinglé sur son sein,
Aux heures de la paix; sa mère qui l'embrasse.
Il regarde, mais quoi!... le long du bois, qui passe?
Quels sont ces hauts colbacks et ces hommes errants?
Des drapeaux ennemis s'agitent sur leurs rangs...
L'aigle noir les conduit, et l'enfant immobile,
Regarde, fasciné; mais dans le domicile,
Soudain un bruit lugubre a retenti: la faux
Du mur s'est détachée en crevant deux carreaux;

Elle a bondi trois fois; une main invisible
Semble la remuer dans un sursaut horrible.
Et se dressant tout pâle, André s'écrie:

— " Entends,
" Maman, l'appel du père, et vois ces combattants,
" Ces hommes... ce sont eux qui causèrent ta peine.

Après un long baiser de la mère sereine
André saisit la faux, dévore le terrain
En criant:

" L'ennemi! "... puis court sonner l'airain.
Du tocsin alarmé mille clameurs s'égrènent:
De Saint-Privat voici les nôtres qui s'en viennent.
La cloche va vaillante animant le coteau,
Un farouche combat occupe le plateau.
Les Germains démasqués, devant le heurt terrible,
Reculent; l'aigle noir aux nôtres sert de cible,
Il faut leur enlever!

Près de leur étendard,
Tout frappe, le mousquet, les balles et le dard.
Soudain dans ce fouillis, un combattant s'élance,
Son arme est une faux qui retombe en cadence,
Perfore la poitrine et, de sang ruisselant,
La phalange bondit dans le sillon sanglant.
Les Germains décimés ne frappent qu'avec rage,
Et leur porte-drapeau s'affaisse sous l'ouvrage
De l'affreux instrument.

André, le brave enfant,
A saisi l'aigle noir, mais tombe triomphant,
Le sabre d'un uhlan lui trouait la poitrine.
Il s'abat comme tombe une blanche aubépine
Encore à son matin, fleur de sang pour son Roi.

Sur le sentier verdi passe un triste convoi,

Les soldats sont pensifs; le drapeau tricolore
S'enroule sur André, qui leur sourit encore,
Sur André qui se meurt.

On atteint à ce seuil,
Cette chaumine où vient d'entrer un second deuil.
La mère du héros, refoulant une larme,
Etreint son pauvre enfant et, sur le sein où l'arme,
Creusa le trou sanglant, elle met un baiser:
Sous l'ardente caresse André de s'écrier,
Lui montrant l'aigle noir:

— " Sois contente, ma
[mère,
" J'ai suivi tes désirs; là-haut m'attend le père."

LA REVANCHE !

A M. Pierre Vébert, Malling (Alsace).

Pour le Madagascar, le bataillon est là,
Drapeaux flottants, qui passe, aux clameurs: " Les [voilà! "
Acclame-les, ces fils, ô ma France héroïque,
Qui s'embarquent demain pour les déserts d'Afrique.
Ils partent pour venger l'insulte à ton drapeau,
Et sertir à ton sceptre un radieux joyau!...
Ce soir d'Avril, un vieux regardait la phalange,
Et songeait quand viendra l'heure où l'on se revenge;
Le souvenir de ceux écrasés dans Sedan,
Sous Metz, des cœurs français n'auraient-ils plus [l'élan,
Et les reitres germains, pillards de la Moselle,
Nous fouleraient encor, sans qu'enfin l'étincelle
Du feu vengeur s'embrase?...

Et je vis, douloureux,
Deux pleurs mouiller sa barbe et ses habits graisseux.
Il songeait aux jours loin au franc-tireur d'Alsace,
Il fauchait du Germain la cohorte rapace;
Voici ce qu'il conta ce soir au cabaret,
Où je l'avais conduit vider un gobelet.

En ces jours-là, Monsieur, je n'étais pas cet homme,
Prolétaire sans toit, chassé, bête de somme
Qui gîte sous les ponts.
Jadis, dans un réseau
Du Jura verdoyant, libre comme l'oiseau,
J'étais meunier heureux et par tout le village,
Quand mon moulin joyeux jetait son babillage,

En broyant l'épi mûr, je remerciais Dieu
De son soleil tâchant de l'aimer quelque peu.
Mon épouse, cœur d'or, me rendait l'existence
Bien douce, et mon Jeannot évoquait mon enfance
Lorsque sur grand'maman jouait le cher bambin,
Ses blonds cheveux cadrant son front de chérubin.
Sous mon chaume rustique, on aidait la détresse
Et mon enfant, toujours, avait une caresse,
Pour le pauvre, un baiser.

La vendange approchait,
A fabriquer les crus le hameau s'apprêtait.
Oh! quel plaisir exquis de voir notre jeunesse,
Brisant la grappe d'or, rivaliser d'adresse
Et les lourds chariots rouler devant les seuils,
Au bruit des gais lieds!...

Qu'ils étaient loin ces
[deuils,
Ces douleurs d'aujourd'hui, les souvenirs funèbres!...
Tout souriait alors.

Un soir dans les ténèbres;
Du côté de Longwy, nous vîmes de grands feux;
Le village flambait dans un vent furieux:
Nous distinguions des corps s'affaler dans les
[flammes
Des cris montaient vers nous, cris d'enfants, voix
[de femmes;
Et dans ce guet-apens, des hordes d'ennemis
Frappaient les villageois presque tous endormis.
Encor les Bavarois, ils traînaient un des nôtres,
D'insultes abreuvant le meilleur des apôtres,
Notre pasteur aimé, le curé du hameau!
Près de moi, réunis, contemplant ce tableau,

Se trouvaient tous les gars de la lande voisine,
Pâles, l'âme vibrant:

"Frères, on assassine
"Les nôtres, m'écriai-je, aux armes les vaillants!"

Et tous courent s'armer de gourdins, de taillants,
De fusils et des faux."
L'œil en pleurs, mon épouse
Me disait "N'y va pas!" et moi je la repousse.
Dans son petit berceau je presse mon Jeannot,
Le cher ange sourit, tandis que d'un sanglot
Ma poitrine se fend; ma mère, sur la porte,
Me barre le passage, à demeurer m'exhorte.
J'allais céder vaincu, quand des cris délirants
Déchirent les échos, des appels de mourants;
Je passe comme un fou, sur la route mes frères
M'attendent, nous courons écraser les vipères.
Dans le tas nous tombons, nos coups portent précis.
Quel carnage on en fait! nous frappons sans mercis;
Leur chef, un Bavarois, aux yeux glauques de bête,
Arme son pistolet, je lui casse la tête.
Ivre de sang, je tue, et les bandits criblés
Se sauvent en hurlant comme des chiens cinglés.
Après la boucherie, en pansant nos blessures,
Des larmes s'épanchaient sur nos rudes figures,
Revoyant ce hameau, naguère plein d'ardeur,
N'être plus qu'un amas de cendre et de hideur.
Nous reprîmes contraints la route des mansardes,
Où veillaient nos enfants, nos épouses sans gardes.
Je sentais du malaise, un sinistre penser
Persistant, plein d'effroi, qui venait m'oppresser.
"Si les brigands là-haut"... et des frissons d'an-
[goisse
Me faisaient tressaillir.

Soudain, de la paroisse,

De nos foyers déserts partent des cris affreux.
Serait-ce les maudits?... Nul doute, ce sont eux
Qui sèment, en fuyant, le meurtre et l'incendie.
Oh! voyez ce tableau, horrible tragédie!
Les nôtres qu'on égorge... et, quand dans ma mai-
[son
Enfin je pénétrai, j'aperçus mon garçon,
Jeannot, au mur cloué d'un coup de baïonnette,
Râlant, les bras en croix, et dans une chambrette,
Mon épouse et ma mère, anges de la maison,
Criblés de trous sanglants.

Si ma pauvre raison,
Ce jour, ne sombra point, Dieu voulut un miracle;
Car ivre de douleur, dans l'horrible débâcle,
Je maudis l'existence et ce Dieu qui permit
De si grandes horreurs!... Déclouant le petit,
Mes martyrs, je pleurai les pressant sur mon âme;
Ma joie était finie avec ce drame infâme,
Mon bonheur s'écroulait!...

J'enterrai les chers morts,
Jurant de les venger, d'occire sans remords
Les ignobles bandits qui commirent le drame.
J'ai tenu mes serments! Voyez-vous cette lame?...
Le vieillard m'exhibait un poignard catalan —
Je l'ai plongé vingt fois au cœur de l'Allemand,
Leur imprimant ma marque, un " v " sur la poitrine,
Vengeance, " v " sanglant.

La troupe vipérine
Connut la peur, la mort; la nuit, j'allais, vaillant,
Vers le camp bavarois et, d'un coup de taillant,
J'abattais un dormeur, le clouant sur sa couche.
La dette fut payée et ma haine farouche,

Les miens furent vengés!

Puis, je vins à Paris,
Ne voulant plus jamais revoir ces lieux maudits;
Mais c'est plus fort que moi, chaque an, je m'ache-
[mine
Vers le moulin sauvage et la vieille chaumine.
Les masures sont là, gardant leurs souvenirs,
Sombres, sans fleurs; un tertre indique mes martyrs,
Mes amours envolés, puis à genoux je tombe,
Et toujours une voix s'échappe de la tombe:
“ Père, ne pleure pas, car nous nous reverrons ! ”
Et le vieux ajouta:

“ Si demain les clairons
Sonnaient pour nos soldats l'heure de la revanche,
J'irais encor rougir mon couteau jusqu'au manche.”

Et voilà le récit que j'écoutai ce soir,
Deux brocks remplis de vin traînaient sur un dres-
[soir,
Je bus aux morts chéris, au vieillard sans entrave,
Qui me serrant la main, me dit:

Merci mon brave! ”

Pièces arrangées par J. G. W. McGown.—(*Suite.*)

JEAN LE MAUDIT, drame en 3 actes et un prologue, par Marquet, Delbès et X ; 69 pages, 14 personnages 50 cts

LES AVENTURES DE MANDRIN, mélodrame en 4 actes et 5 tableaux, par Alphonse Arnault et Louis Judicis; 76 pages, 16 personnages.................50 cts

CARTOUCHE, drame en trois actes, par MM. T. Nezel et Armand Overnay; 76 pages, 16 personnages.......50 cts.

LE SIÈGE DE COLCHESTER, drame en un acte, par A. B.; 27 pages, 7 personnages.........................25 cts.

HABIT, VESTE ET CULOTTE, comédie en 4 actes, par MM. Varin et Boyer; 48 pages, 9 personnages......40 cts.

LES PIASTRES ROUGES, drame espagnol en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars; 92 pages, 12 personnages.25 cts.

UN DUEL A POUDRE, comédie en trois actes, par E. Fontaine; 31 pages, 10 personnages..................25 cts.

CHICOT, comédie en un acte, par A. V. Braseau; 39 pages, 3 personnages.....................................25 cts

STANISLAS DE KOSTKA, pièce en trois actes; 58 pages, 6 personnages.......................................25 cts.

LE MAL DU JOUR DE L'AN, ou scènes de la vie écolière, par Joannès Iovhanné; 54 pages, 7 personnages...25 cts.

RIEL, tragédie en quatre actes, par le Dr Elzéar Paquin; 143 pages...25 cts.

LA QUEUE D'UN CHAT, sorcellerie en un acte, par Mareschal-Duplessis; 14 pages, 5 personnages....15 cts.

LES PIONNIERS DU LAC NOMININGUE, drame en trois actes, par Joannès Iovhanné; 18 personnages....20 cts.

LES ANCIENS CANADIENS, drame en trois actes, tiré du roman populaire de P. A. de Gaspé, 11 pers....40 cts.

CONSULTATIONS GRATUITES, farce en un acte (3 personnages), suivie du dialogue-bouffe : LE SOURD (2 personnages) par Régis Roy.......................... 25 cts.

NOUS DIVORÇONS, comédie en un acte, par Régis Roy, (2 hommes, 2 femmes).................................25 cts.

LES COUSINS DU DÉPUTÉ, comédie de mœurs canadiennes en quatre actes, compilée et adaptée par E.-Z. Massicotte, (11 personnages et figuration)..........50 cts.

VILDAC, comédie en trois actes, par Levêque, auteur de *la Malédiction*, *le Proscrit*, etc. (8 personnages)....30 cts

LA MALÉDICTION, drame-vaudeville en trois actes, par Levêque. (14 personnages et figuration).............30 cts.

LA TOUR DU NORD, drame en trois actes, par le P. H. Faure, S. J. (7 personnages et figuration)...........30 cts.

LA GOUTTE DE SANG, drame chrétien en un acte, par H. Baju. (6 personnages)..............................25 cts.

L'HONNEUR EST SATISFAIT, comédie en un acte, par H. Baju. (5 personnages).................................25 cts.

PIÈCES DE THÉATRE

POUR JEUNES GENS

LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes, par Brisebarre et Nus, arrangé pour les jeunes gens, par A. Martin, 11 personnages $0 50
LE VOYAGE A BOULOGNE-SUR-MER, comédie en 2 actes, 7 personnages. 0 20
LES BRIGANDS DE FRANCONIE, drame en 5 actes, par Lamartellière, arrangé pour les cercles de jeunes gens, par W. McGown, 12 personnages 0 50
JOACHIM MURAT, roi des Deux-Siciles, sa sentence, sa mort, drame historique et à sensation, en un acte, 8 personnages 0 15
EDOUARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre, tragédie en 5 actes, par J. Iovhanné, 12 personnages 0 25
L'UT DIÈZE, comédie en un acte de Grangé et Moinaux, arrangé pour les maisons d'éducation et les jeunes gens, par Guildry, 6 personnages 0 25
BARBOTIN ET PICQUOISEAU, comédie-vaudeville en 2 actes, par Antony Mars, 7 personnages............ 0 25
NOS BICYCLISTES, opérette en un acte, par Botrel, 6 personnages 0 50
—— La musique se vend séparément. 0 25
A QUI LE NEVEU? comédie en 2 actes, par Botrel, 8 personnages 0 25
LE GONDOLIER DE LA MORT, drame véritier en 3 actes, par Le Roy-Villars, 13 personnages 0 25
—— Musique et accompagnement de la Saltarelle et Barcarolle.. 0 50
UN JEUNE HOMME PRESSÉ, vaudeville en un acte, par Labiche, 3 personnages 0 25
DEUX PROFONDS SCÉLÉRATS, pochade, par Varin et Labiche, 3 personnages 0 40
ON DEMANDE UN ACTEUR, farce, par Régis Roy, 2 personnages, suivie du discours de Baptiste Tranchemontagne sur La Politique.............................. 0 25
LE DÉSESPOIR DE JOCRISSE, ou les folies d'une journée; pièce comique en un acte, par Ernest Doin, 5 personnages.. 0 20
LE DINER INTERROMPU, ou nouvelle farce de Jocrisse; pièce comique en un acte, par le même, 5 pers..... 0 20
LA MORT DU DUC DE REICHTADT, fils de l'empereur Napoléon Ier; drame en un acte, par le même, 9 p. 0 20
LE CONSCRIT, ou le retour de Crimée; drame comique en 2 actes, par le même, 7 personnages.............. 0 20
LE PACHA TROMPÉ, ou les deux ours; drame comique en un acte, par le même, 8 personnages 0 20
FÉLIX POUTRÉ; drame historique en 4 actes, par L. Fréchette, 16 personnages.................................. 0 25
LES JEUNES CAPTIFS; drame en 3 actes, par l'abbé Lebardin, 7 personnages.............................. 0 20
L'EXPIATION; drame en 3 actes, par le même, 9 pers. 0 20

